BnF Gallica

Lucien : imité de l'anglais / par Madame Niboyet

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Niboyet, Eugénie (1799-1882). Auteur du texte. Lucien : imité de l'anglais / par Madame Niboyet. 1845.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

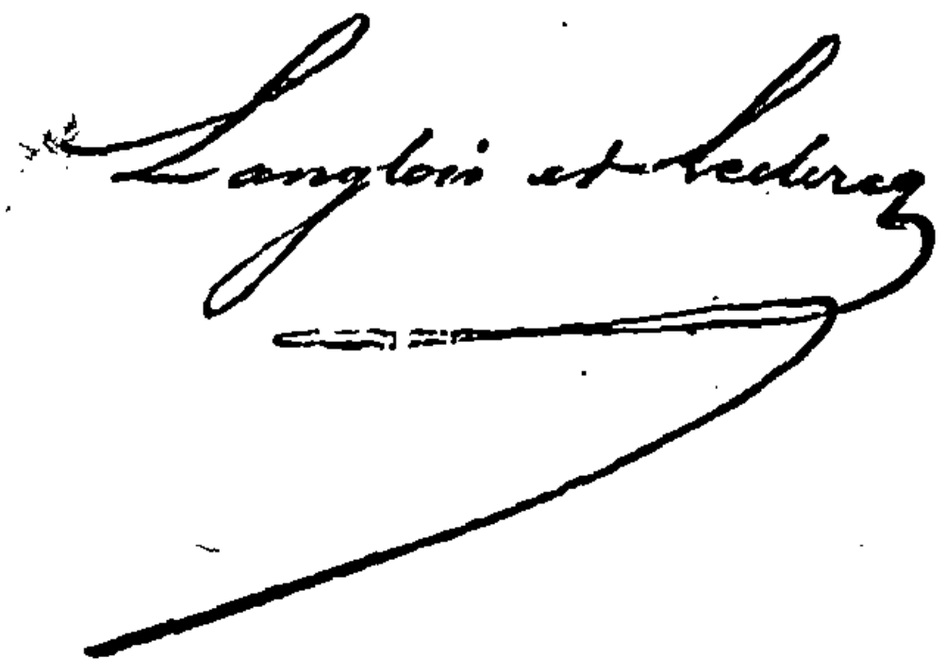
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

LUCHM.

44857

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de notre signature, sera réputé contrefait et poursuivi conformément aux lois.



EUGÈNE.

Cet argent vous appartient; le voilà; bien mal acquis ne porte pas bonheur.

LUCIEN

IMITÉ DE L'ANGLAIS

PAR

MADAME NEROYET

Paris

LANGLOIS ET LECLERCQ

RUE DE LA HARPE, 81

1845

LUCIEN.

Lucien n'avait que sept ans lorsqu'il perdit son père; un an après, le pauvre enfant pleurait sur la tombe de sa mère... Seul à huit ans ! quel sort !... Et cependant Lucien savait bien qu'il n'était pas seul, car il croyait en Dieu et il espérait en lui. Dès que la terre eut reçu les restes de sa mère, Lucien s'agenouilla et pria. Il pria pour que Dieu le garantit du péché et le rendit à ses parents digne d'eux.

La prière calme. Le petit garçon l'é-

prouva; et la figure encore toute baignée de larmes, il se coucha sur la froide pierre d'un tombeau, et s'endormit.

Pendant qu'il dormait, une tante qu'il avait à trente lieues de là arriva pour le consoler, et ne le trouvant plus dans sa demeure solitaire, elle se douta bien du lieu où l'avait conduit son cœur. De loin elle l'aperçut, et s'approchant pour l'embrasser, elle l'inonda de ses larmes. L'enfant fit un mouvement, tendit les bras et s'écria : « Maman, est-ce toi, maman?

— Cher enfant, répondit la bonne tante, ta mère est au ciel, ne la demande plus à la terre; mais tu auras en moi une seconde mère, fière de porter, de mériter ce titre! »

Lucien garda le silence; puis il reprit : « Et papa aussi est au ciel?

— Oui, mon ami, papa aussi, car il fut juste.

— Dieu aime les bons? Je veux être bon. » Et l'aimable enfant jeta ses petits bras autour du cou de sa tante en lui di-

sant : « Vous serez maman, je vous aimerai comme maman.

— Cher ange! et moi aussi je t'aimerai, et ton oncle sera comme ton père.

— Maman m'avait bien dit de ne pas trop pleurer, que vous seriez pour moi bonne, bien bonne! »

La tante de Lucien, charmée de son caractère, lui témoigna bientôt la plus vive tendresse, et lui apprit avec chagrin qu'elle était obligée de l'emmener à Viviers, où elle habitait. L'enfant regrettait le toit maternel; il y avait été si heureux! Il regrettait aussi le joli jardin si odorant, si fleuri, qui tenait à cette habitation modeste, et ces tombes où dormaient deux êtres chéris... Le jour du départ arriva. En vain il essaya de cacher ses larmes sous un sourire, elles débordèrent son petit cœur; et les sanglots étouffèrent sa voix, lorsqu'après avoir dit adieu à ses lapins, à ses oiseaux, il entra au cimetière pour couvrir encore une fois de fleurs les tombeaux de ses parents. Il lut et relut les épitaphes,

comme s'il eût craint de les oublier; il grava dans sa mémoire les dernières paroles de sa mère, puis il partit avec sa tante.

Le changement de lieu, la variété des scènes de la nature et la mobilité naturelle à cet âge, rendirent bientôt à Lucien toute sa gaîté; l'enfance est comme l'eau, elle ne garde aucune empreinte. Lucien quittait les environs de Lyon pour le Vivarais; ce voyage en bateau à vapeur eut pour lui un charme indéfinissable; le mécanisme de la machine, le mouvement des roues, tout cela lui était nouveau; et il eût été difficile de dire ce qui l'occupait le plus, ou de la machine qui faisait marcher les roues, ou des roues qui battaient l'eau.

Arrivé à Viviers chez son digne et respectable oncle, le colonel Boyer, Lucien eut encore là de nouvelles jouissances; et d'abord il fit, en propriétaire, la visite des lieux. Les vastes écuries qui servaient d'hôtel aux chevaux de halage, le bassin qui coulait au milieu d'un jardin que tra-

vaillaient des mains autrefois chargées de glorieuses armes, tout en ce lieu l'intéressait; il allait du jardin à la maison, de la maison à un lit de torrent; du torrent à une humble chapelle, jadis bénie sous le nom de Madeleine, aujourd'hui perdue sous le nom d'écurie.

L'enfance aime les chemins montueux, les pays sauvages; cette nature abrupte plut à Lucien : il était fier d'entendre gémir le vent dans les rameaux des hauts peupliers qui servaient de rempart à la Madeleine; il était fier de dominer du haut de son kiosque de Belle-Vue le Rhône, ce fleuve majestueux qui salue en passant et l'élégant château de la Farge et l'antique château de la Tour. Cependant, au milieu de toutes ses joies, Lucien se prenait à pleurer, car il pensait à sa mère, et sa mère n'était pas là!

Madame Boyer désira se charger elle-même de l'éducation de son neveu; et chaque jour on l'eût pu voir s'acquittant avec zèle de sa tâche. Lucien, quoique fort

jeune, aimait l'étude ; sa mère lui avait dit qu'on n'obtenait rien sans travail : il ne désirait travailler que pour acquérir... Lorsque ses leçons étaient terminées, on le laissait s'amuser comme il le désirait jusqu'à l'heure du dîner, et il s'en acquittait bien.

A l'extrémité du jardin du colonel était une rivière qui porte ses eaux au Rhône et qu'on a baptisée du nom d'*Escoutat*. Lucien aimait à s'asseoir sur ses bords à l'ombre des mûriers qui baignaient leurs pieds dans cette eau limpide. Frien, le grand chien de Terre-Neuve dont le colonel était si fier, servait souvent de compagnon et de guide à Lucien, qui l'aimait comme on aime un chien à cet âge. Un jour que notre jeune ami était assis à sa place favorite, il entendit un bruit de pas de l'autre côté du ruisseau, et il aperçut bientôt un enfant qui se disposait à pêcher à la ligne. Lucien n'avait jamais rencontré personne en ce lieu ; il regarda le jeune garçon avec curiosité, et supposa qu'il pouvait avoir trois ou quatre ans de

plus que lui, car il était grand et fort. Vêtu d'une blouse bleue, cet enfant n'avait point de chapeau, et ses cheveux incultes annonçaient qu'il ne prenait souci de rien. Lucien le trouva laid et désagréable; mais que faisait cela au nouveau venu? En un instant il eut attaché son hameçon, tendu sa ligne, et il se mit à pêcher en sifflant d'un air indolent.

On s'ennuie de tout quand on est bien jeune; notre petit favori s'ennuya de voir pêcher, et il allait se retirer, lorsqu'une voix de femme se fit entendre qui disait : « Jean, Jean, paresseux, où es-tu donc? réponds à ta mère, viens ici! » Jean, le petit pêcheur, car c'était lui, ne fit aucune réponse et prit un air boudeur; mais la voix répéta : « Jean, Jean, viens donc ici! » Et il répondit : « Je n'irai pas, pour être battu. »

Lucien écoutait toujours. La voix semblait s'approcher; Jean se leva lentement et disparut derrière le taillis, mais sa mère le grondait encore. Pauvre garçon ! pensa

Lucien, je crains bien qu'il ne soit pas très sage, car il aurait obéi tout de suite. Il avait peur d'être battu ! Hélas ! existe-t-il donc de méchantes mères ? Oh ! je voudrais revoir cet enfant. » Dans cette pensée, il s'achemina vers la maison de son oncle, cherchant en quoi et comment il pourrait être utile à Jean. Depuis ce jour, il passa toutes ses récréations sur le bord de la rivière, dans l'espoir de revoir le petit pêcheur. Il vint en effet, et Lucien s'aperçut qu'il portait quelque chose dans sa blouse ; bientôt il tira sa main et laissa voir deux petits chats qu'il lia ensemble et qu'il allait jeter à l'eau, quand l'aimable orphelin le supplia de ne pas commettre cet acte cruel. Jean fut surpris de cette prière et se promit de ne point y prendre garde. Les larmes de Lucien excitaient sa gaîté. « C'est très bien à vous, répondit-il, d'avoir cette pitié ; mais nous, qui n'avons pas assez de pain pour nous nourrir, ce serait folie.

— Pas assez de pain, dites-vous ? lui

demanda notre jeune ami. Ah! c'est affreux à penser; je ne veux pas que vous souffriez, et je vous donnerai tous les jours la moitié de mon dîner, si vous voulez ne pas noyer les deux petits chats.

— Laissez donc, mon beau petit monsieur, il faut qu'ils meurent. » Et en disant cela, Jean lança les petits chats dans la rivière, et le courant les emporta bien loin. Lucien ferma les yeux pour ne point voir, et il pleurait, car il était bon!!... Lorsque ce premier moment fut passé, il sécha ses larmes et vit le jeune garçon qui s'était assis pour manger un morceau de pain. « Demeurez-vous près d'ici? lui demanda Lucien.

— Oui, répondit-il, assez près; mon père est pêcheur, je vais souvent avec lui sur le Rhône.

— Cela doit être bien amusant, la pêche?

— Est-ce que vous n'avez pas de père, monsieur?

— Non; j'en avais un bien bon, mais il

est mort dans un autre pays, loin, bien loin, vous savez, en remontant le fleuve?

— Je ne sais rien et je ne comprends pas ce que vous dites. » Ici un long silence suivit, puis Jean reprit : « Avez-vous jamais vu un furet?

— Non, en vérité; et je ne sais ce que c'est.

— Si vous voulez venir de ce côté, je vous en montrerai un. Tenez, il y a là un passage; vous pouvez traverser sans danger. »

Lucien, incertain si cela plairait à son oncle, répondit : « Je veux bien traverser pour voir le furet, mais il faut que j'aille d'abord demander la permission.

— C'est inutile; il ne vous faut pas une minute pour voir. »

Lucien était assez éloigné de la maison; il pensa qu'en effet il ne courrait aucun danger, et il traversa le chemin de pierres que Jean lui avait indiqué. Lorsqu'il fut au milieu de l'eau, il sentit que la tête

commençait à lui tourner; sa conscience aussi lui faisait un reproche; il s'arrêta. « Que faites-vous? lui dit Jean ; vous n'avancez pas.

— Non, je ne peux aller plus loin, je crains de mal faire.

— Bah! laissez donc; je suis plus grand que vous, et je ne crains jamais cela. » Lucien resta saisi de surprise et ajouta : « Vous ne craignez pas de mal faire? vous ne savez donc pas que Dieu est mécontent de nous quand notre conduite est répréhensible?

— Je ne vous demande pas de sermon; si vous voulez voir mon furet, dépêchez-vous; sinon, adieu.

— Arrêtez! arrêtez! ne vous fâchez pas, je veux être bon pour vous. » Jean baissa la tête et s'excusa de sa brusquerie; Lucien ajouta : « J'ai un joli petit livre que je vous donnerai, si vous voulez.

— Je sais très peu lire; mais j'essaierai, si cela vous fait plaisir.

— Merci; et voulez-vous que je vous

dise ce que m'a dit maman quand elle allait mourir ?

— Oui, que vous dit-elle?

— De toujours craindre Dieu et de suivre la voix de ma conscience, qui, sans cela, cesserait de me parler.

— Je ne sais rien de toutes ces choses, et vous ferez mieux de chercher un autre à qui les dire. » Là-dessus Jean s'éloigna, laissant Lucien s'en retourner comme il put. Le pauvre enfant était chagrin, et s'assit sur l'herbe pour penser au moyen de gagner l'amitié du petit pêcheur. La cloche du dîner le tira de sa rêverie.

II.

Dans l'après-midi, Lucien accompagna son oncle chez un de ses amis qui demeurait assez loin de la ville; le plaisir de la promenade fit un moment oublier au petit garçon sa rencontre du bord de l'eau; et M. Formery, chez lequel il se trouvait, fut si enchanté de sa gentillesse, qu'il sol-

licita et obtint la permission de le garder quelques jours à la campagne. Lucien y passa son temps très agréablement, et reçut de la bonté de ses hôtes un charmant livre de gravures au moment de son départ. Le sujet du texte l'occupa beaucoup; et pour se le faire expliquer, il eut recours à sa tante. « Qu'est-ce, lui dit-il, que signifie cette gravure? Je vois une dame seule, assise tristement dans une petite chambre, mais je ne comprends pas ce qu'elle y fait.

— Mon enfant, répondit la tante, elle a bien sujet d'être triste; elle est prisonnière dans un château-fort situé au milieu d'une île; elle regarde les nuages s'enfuir, et sa tristesse augmente, car ils sont libres et elle est esclave, quoique reine d'Écosse.

— Comment, une reine en prison?

— Il y a bien longtemps de cela, mon ami; aujourd'hui pareilles cruautés ne se commettent plus.

— Et le nom de cette reine, ma tante?

— Marie d'Écosse, fille de Jacques V.

Cette princesse, connue sous le nom de Marie Stuart, fut envoyée fort jeune en France, où on l'éleva selon les principes de la foi catholique. Dès qu'elle eut atteint sa dix-huitième année, Marie retourna en Angleterre et y fut reçue avec les marques de la plus vive joie ; mais sa jeunesse, son inexpérience, l'ambition de quelques courtisans en faveur et le prétexte de la différence des croyances religieuses, lui suscitèrent des ennemis puissants. Marie, accusée, fut mise en prison, puis sauvée comme par miracle par un de ses fidèles sujets nommé Georges Douglas.

— Sauvée ! je suis bien heureux de l'apprendre ; car je l'aime, cette reine, comme si elle était la mienne, et puis elle se nommait Marie, c'est un si joli nom ! Que devint-elle après ?

— Ses troupes furent battues à la première rencontre ; elle se réfugia en Angleterre près de sa cousine Élisabeth ; et celle-ci, loin de la protéger, la fit remettre dans les fers, puis condamner à mort.

— Oh! ma tante, je ne croyais pas que ton histoire dût finir ainsi ; me voilà tout triste !

— Pour reprendre ta gaité, va dans le jardin. »

Lucien obéit ; et se rappelant qu'il avait promis un livre à Jean, il se mit en route, suivi de Frien, et arriva bientôt sur les bords de l'Escoutaï. En approchant, il aperçut le jeune garçon couché sur l'herbe, ayant la figure garantie du soleil par un mauvais chapeau de paille. « Bonjour, dit Lucien, je vous apporte le livre dont je vous ai parlé. Si vous voulez tendre votre chapeau, je vais vous le jeter.

— Me déranger pour si peu ! dit Jean en bâillant ; ma foi non.

— Vous ne savez pas ce que vous refusez : il y a dans ce livre de jolies images ; il y a l'histoire de Joseph, un berger vendu par ses frères ; l'histoire de David, un pauvre paysan qui devint roi.

— Cela doit être très intéressant, reprit Jean en attrapant une mouche.

— Pourquoi attrapez-vous cet insecte? lui demanda Lucien; ne savez-vous pas que vous le faites souffrir?

— Bah! cela m'amuse.

— Vous êtes donc méchant?

— Ah! vous me traitez ainsi! Eh bien! soit. » En disant ces mots, Jean saisit une pierre, visa à Lucien et l'atteignit à la main. Le petit garçon ne put retenir un cri de douleur; mais il eut le courage de ne pas pleurer et n'adressa aucune plainte au brutal qui venait de le blesser.

Jean le regarda tout honteux; et lorsqu'il se fut convaincu que cette douce figure était sans colère, il se repentit et s'excusa de sa brusquerie.

« N'y prenez pas garde, répondit Lucien; vous n'avez pas eu l'intention de me faire de mal, et ma blessure sera bientôt guérie.

— Je ne mérite pas le livre que vous vouliez me donner.

— Je vous l'offre cependant avec plaisir; mais je crains de ne plus pouvoir vous

le jeter. » Jean regarda tristement le bras qu'avait frappé la pierre. Lucien, qui s'en aperçut, se hâta d'ajouter : « Si vous vouliez venir le chercher, je vous le donnerais avec joie. »

Cette proposition plut au petit paysan, qui, suivant un passage frayé, se trouva l'instant d'après à côté de Lucien. Il se mit sans timidité à épeler les mots, aidé de l'aimable orphelin qui les savait presque par cœur et qui lui servait de maître.

Pendant quelques jours, les pluies continuelles empêchèrent Lucien de sortir; il s'amusa à dessiner et à lire; il avait de si jolies histoires! Une gravure fixa son attention; il s'approcha de sa tante et lui dit d'un air caressant qui la charma : « Bonne amie, que représente ceci?

— Une vue de la Suisse, pays montueux qui, lorsque les vallées sont émaillées de fleurs, a le sommet de ses montagnes couvert de neiges. De terribles accidents y arrivent pendant l'été; les avalanches se détachent et roulent, entraînant

dans leur chute ce qui se trouve sur leur passage.

— Quoi ! les habitants même ?

— Certainement. Cet homme que représente ta gravure est un chasseur de chamois, sorte de chèvre qu'on trouve sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées. Ces animaux se réunissent par bandes de dix à douze, et franchissent avec une très grande légèreté des précipices sans fond. Les chasseurs risquent souvent leur vie à les poursuivre, et cependant leur nombre est si considérable, qu'on craint qu'ils ne détruisent entièrement l'espèce des chamois. »

Lucien s'entretint longtemps avec sa tante; puis il fit sa prière et fut se mettre au lit. Plusieurs jours s'étaient écoulés, et notre jeune ami n'avait pas revu Jean. Un jour qu'il faisait rouler son cerceau, après ses études, et qu'il était accompagné de Frien, il s'arrêta non loin de la rivière, où le soleil venait plonger ses rayons. Les oiseaux répétaient leur doux concert

et se poursuivaient de branche en branche, tandis que d'autres faisaient la chasse aux insectes ou becquetaient les semences dans les champs. Lucien s'arrêta pour les contempler et fut distrait de ce soin par Jean, qui l'aborda en le saluant de la façon la plus polie. « Je suis bien content de vous voir, lui dit Lucien ; je pensais que vous m'aviez oublié.

— Non, monsieur, non, répliqua Jean; j'ai été malade : c'est aujourd'hui ma première sortie.

— Je suis fâché de ne l'avoir pas su ; j'aurais prié ma tante de me conduire chez vous, et je suis sûr qu'elle me l'aurait accordé.

— Je ne pouvais pas prendre la liberté de vous le faire dire, surtout m'étant si mal conduit au sujet du livre que vous savez bien. Tant qu'a duré ma maladie, je l'ai lu et relu, et ma mère trouvait qu'il me calmait.

— Vous voyez bien qu'on prend plaisir aux bonnes choses ; aussi je demanderai à

ma tante de vous prêter d'autres ouvrages. Mais venez; mon oncle m'a fait construire un joli petit pavillon à l'extrémité du jardin. Entrons-y ensemble, puisque vous êtes fatigué; vous vous reposerez.

— Je ne demande pas mieux, monsieur Lucien; car j'aime beaucoup à causer avec vous. » Les deux enfants cheminèrent ensemble et s'entretinrent amicalement jusqu'à l'heure du dîner. Alors Jean se retira en adressant à son jeune protecteur les plus tendres remercîments. Lucien promit de revenir et de parler à sa tante; nous verrons bien qu'il n'y manqua pas.

Dès qu'il fut seul, notre aimable favori monta dans sa chambre, ouvrit une petite cassette qui contenait son trésor, et se mit à le compter. La somme était modeste; Lucien la porta à sa tante pour la prier d'acheter des bas de laine au pauvre Jean, qui avait les jambes nues. « S'il y a de reste, ajouta-t-il, je vous prie de lui acheter une cravate qui le garantisse du froid quand il va à la pêche avec son père. »

Madame Boyer pressa Lucien sur son cœur; elle était heureuse de le voir doué de si bonnes qualités. « Ta maman, lui dit-elle, t'a donc appris à aimer les pauvres?

— Oui, ma tante; elle me menait les visiter avec elle, et me répétait sans cesse que nous devons tous nous aider.

— N'oublie jamais cela, mon Lucien; si tu es bon, le monde t'aimera, et ta mère te bénira du ciel. Mais viens; il nous reste tout juste le temps nécessaire pour faire nos emplettes avant la nuit. Demain matin je te conduirai chez Jean.

— Merci, bonne tante; mais comment ferez-vous pour passer la rivière sur ces pierres aiguës, quand j'ai de la peine à le faire, moi qui suis un homme?

— Tu veux dire un homme en espérance? Ne t'inquiète pas; près d'ici je sais un pont qui nous permettra de passer sans danger. »

Lucien et sa tante partirent; et leurs emplettes terminées, ils revinrent en se

donnant le bras comme deux bons amis. Il faisait froid ; notre jeune favori glissa sa petite tête sous le mantelet de sa tante, et de là regarda passer avec compassion quelques enfants mal vêtus. « Combien je suis heureux ! se disait-il ; Dieu m'a comblé de ses bienfaits ; mais quand il permet que je voie la misère, c'est qu'il veut que je la soulage. Ces enfants manquent du nécessaire, j'ai du superflu ; je prierai ma tante de le leur donner. Ne sais-je pas que *celui qui donne aux pauvres prête à l'Éternel ?* » (Sainte Bible.)

Lucien, de retour au logis, prit encore son livre favori et chercha à s'en expliquer les gravures. « Ma tante, dit-il, qu'est-ce que cet édifice à nombreuses toitures qui a comme des sonnettes à ses extrémités ?

— C'est une pagode ou temple chinois. Les peuples de ces pays sont idolâtres ; mais beaucoup de missionnaires français sont allés leur enseigner la religion chrétienne, et nous devons prier ici pour

que leurs efforts ne soient pas perdus.

— Oui, ma tante; prions pour ceux qui sont loin de Dieu; et vous, qui êtes si bonne, priez aussi pour Jean. Je serais bien content qu'il eût de la religion.

— Tu es un aimable enfant; viens m'embrasser. » Lucien embrassa sa tante; puis il lui souhaita une bonne nuit et fut se coucher.

III.

Le lendemain, notre petit garçon se mit à l'étude avec une nouvelle ardeur; et quand il eut fini, il demanda à être conduit chez Jean. Sa tante ne le fit point attendre. Ils se mirent en route et arrivèrent bientôt chez le pêcheur Jean Colombet. Une hutte délabrée lui servait de demeure; et si la misère se laissait deviner à la porte, elle se montrait au dedans. Point de meubles; mais seulement quelques instruments de pêche étaient çà et là. Lucien aperçut bientôt son protégé occupé à rac-

commoder les filets de son père; il accourut en souriant vers les nouveaux hôtes. « Entrez, madame; entrez, monsieur Lucien, répétait-il en saluant; je vais appeler ma mère, qui est à puiser de l'eau. Elle sera bien aise de vous voir. »

La mère vint et se confondit en excuses. « Mon Jean n'est plus le même, disait-elle à madame Boyer, depuis qu'il sait lire dans ce livre; depuis surtout qu'il connaît M. Lucien, sa conduite nous édifie. Dès le matin, on le voit se mettre à l'ouvrage; et s'il se repose un moment, ce n'est plus pour dormir, c'est pour lire. Nous sommes bien pauvres; mais la pêche donne beaucoup cette année. Si l'enfant a le goût du travail, le courage reviendra au père, et nous pourrons encore être heureux. »

Madame Boyer jouissait du bien qu'elle entendait dire de son fils adoptif; mais pour ne pas lui inspirer un sentiment d'orgueil, elle garda ses douces impressions pour elle seule. Lucien fit son cadeau à

Jean avec la délicatesse d'un ami dévoué; et, se penchant vers son oreille : « Vous voyez que votre mère est contente de vous, lui dit-il; devenez de plus en plus soumis, et vous serez de plus en plus heureux. »

Jean le remercia avec reconnaissance; et l'on eût vu sa physionomie briller d'une vive joie lorsque la tante de son petit protecteur l'engagea à venir la voir le surlendemain, qu'elle aurait quelque chose à lui dire. Il vint en effet, accompagné de sa mère; et Lucien, qui les aperçut de loin, se hâta d'aller à leur rencontre. « Soyez les bien-venus, dit madame Boyer en les abordant. Mère Colombet, le fermier de notre petit moulin quitte le pays; votre mari jouit d'une réputation d'honnête homme : s'il veut quitter le Rhône pour l'Escoutaï et changer ses filets de pêcheur contre les sacs du meunier, je vous offre la préférence. Votre fils Jean pourra vous seconder dans vos travaux, et je lis dans les yeux de Lucien qu'il sera heureux de lui prêter des livres. — Oh! oui, bonne

tante, s'écria le petit garçon en frappant des mains, et je tâcherai de devenir bien savant pour lui apprendre à lire couramment et à écrire sans fautes. »

Dès le lendemain, à la grande joie de notre ami, la famille Colombet fut installée au moulin, où la misère ne vint plus l'atteindre. Lucien, selon sa promesse, devint l'instituteur de Jean, et il était beau de voir l'élève travailler avec ardeur pour se rendre digne de son maître, quand le maître, de son côté, redoublait de zèle pour instruire son élève.

Quelques années après, ces deux enfants étaient des hommes utiles. Lucien avait prouvé que nous devons tous nous aider, et que les paroles de sa mère n'avaient pas été perdues.

LA PIÈCE D'OR.

—

S'il est des bienfaits payés par l'ingratitude, il en est d'autres qui sont amplement reconnus. Nous en fournirons un exemple.

Henriette de Murville était un jour assise dans le salon avec quelques amies, lorsque deux petits Savoyards, joueurs de vielle, vinrent danser sous ses fenêtres leur ronde nationale, accompagnée de ce chant si connu : *Diga Janetta, ti vosti louga*. Les jeunes filles prirent plaisir à les regarder : le son criard de l'instrument, le grotesque de cette danse et l'entrain des danseurs les amusaient au dernier point.

Lorsqu'ils eurent fini, l'un des Savoyards tendit son bonnet et demanda avec un

sourire : *La carita, s'il vous plaît!* Henriette s'approcha de son père, occupé d'une partie de piquet, et le pria de lui donner quelque monnaie pour les Savoyards. Sans y prendre garde, il fouilla dans sa poche, prit un papier, y roula deux ou trois petites pièces et remit le tout à Henriette, qui le jeta aux petits danseurs. Les enfants remercièrent. L'aîné mit le papier dans sa poche, et la vielle recommença un peu plus loin le même air pour d'autres personnes.

Le lendemain, au déjeuner, Henriette parla de la danse des petits Savoyards et déplora le sort de ces pauvres enfants, obligés de quitter leurs parents pour gagner leur vie, exposés à toutes sortes de maux. Le froid, la faim, les séductions du luxe, tout cela lui apparaissait pour eux comme autant de dangers. M. de Murville prit occasion de cette conversation pour faire sentir à sa fille combien elle devait être reconnaissante envers Dieu des biens qu'il lui avait départis et de l'édu-

cation qu'elle avait reçue. « Si dans une position heureuse nous connaissons des infortunés, lui dit-il, combien ne serions-nous pas blâmables en refusant de les assister ! »

Tandis qu'il parlait ainsi, un domestique vint annoncer que deux petits Savoyards demandaient à parler à mademoiselle Henriette. « Ce sont peut-être ceux d'hier, dit la jeune fille ; » et soudain, s'adressant à son père, elle le supplia de leur permettre de monter. M. de Murville y consentit. Deux minutes après, les petits Savoyards étaient dans la salle à manger, ayant pris la précaution d'ôter leurs souliers pour ne pas salir le parquet.

Dès qu'Henriette les aperçut, elle s'écria : « Ce sont eux, je les reconnais ; voilà bien mes danseurs. » Les deux enfants, intimidés, gardèrent le silence pendant quelques instants, comme pour savoir lequel prendrait d'abord la parole. Le cadet poussait son frère avec le coude. Enfin, celui-ci tira de sa poche une petite

bourse en cuir; et saluant de nouveau en jetant le pied en arrière, il dit : « Pardon, excuse, mon bon monsieur, si j'ose paraître devant vous; mais dans le papier que cette jeune demoiselle m'a jeté hier, il y avait une pièce d'or; et comme nous avons pensé que c'était une méprise, nous vous la rapportons.

— Qui peut vous faire croire que c'est moi plutôt qu'une autre? demanda Henriette.

— C'est que, mademoiselle, voyez-vous, nous avons reconnu le papier; et puis, d'ailleurs, pour avoir de l'or, il faut être riche comme vous, habiter un bel hôtel comme vous. Cet argent vous appartient, le voilà. *Bien mal acquis ne porte pas bonheur.*

— C'est moi qui aurai donné par mégarde cette pièce d'or à ma fille, dit M. de Murville; je la prends parce qu'elle m'appartient, mais je vous la donne à titre de récompense, désirant qu'elle vous porte bonheur. » Les enfants croyaient qu'on

voulait tenter leur ambition, et ils refusèrent; mais M. de Murville insista. Ils acceptèrent.

Henriette avait dans sa bourse particulière quelques pièces d'or. « Papa, dit-elle, tu as fait un cadeau à l'aîné, laisse-moi offrir ceci au plus jeune; ils auront tous deux leur bonheur. » Sur le signe d'approbation qu'elle reçut, la jeune fille glissa une pièce de 20 francs dans la poche du petit Savoyard; et tous deux, comme s'ils se l'étaient dit, tombèrent aux genoux de leurs bienfaiteurs. « Vous allez nous chanter une chanson, ajouta l'aimable Henriette en les relevant.

— Avec plaisir, mademoiselle, répondirent-ils. » Et sans attendre plus, ils commencèrent leur danse comique. Lorsqu'ils eurent fini, M. de Murville donna ordre de les conduire à la cuisine et de les faire bien déjeuner. Ils racontèrent leur bonheur à tous les valets et revinrent encore pour adresser de nouveaux remercîments à leurs bienfaiteurs. Henriette

les engagea à monter quelquefois, quand ils passeraient devant l'hôtel : ils n'osèrent rien promettre ; mais tout, dans l'expression de leurs regards, annonçait la plus vive reconnaissance.

Les jours, les mois s'écoulèrent ; on n'entendit plus parler des petits Savoyards. Henriette s'en étonna. « Ils seront repartis, dit-elle ; ils auront dépensé leur argent.

— Repartis, c'est possible, répliqua M. de Murville ; dépensé leur argent, c'est autre chose. Les Savoyards sont économes ; ils ne dépensent pas ce qu'ils ont amassé, ils l'envoient à leurs parents pour acheter un peu de bien dans ce pays si pauvre. »

M. de Murville se trompait cette fois dans ses conjectures. Les Savoyards n'avaient rien envoyé. Orphelins, ils s'étaient mis à vendre des aiguilles et couraient les villages avec leur petite provision. La plus sévère économie leur permit bientôt d'ajouter à ce commerce quelques dentelles

d'Alençon, des calicots et des mouchoirs de poche de Cholet. Deux ans se passèrent ainsi, et au bout de ce temps, nos petits Savoyards eurent chacun un assez lourd ballot de marchandises, qu'ils colportaient dans les foires et marchés des environs. Leur bonne foi les fit estimer; il n'était plus question que de Guillaume et de Jacques Monnet, leur nom de famille. Dans les bourgs, dans les villages, on les connaissait pour d'honnêtes garçons, et leur bonne réputation contribua beaucoup à l'occroissement de leur commerce. Bientôt ils achetèrent un mulet; enfin, ils eurent une charrette; et mieux encore que cela, car ils trouvèrent dans toutes les villes de France d'obligeants négociants qui leur confièrent des marchandises à crédit.

Plusieurs années s'étaient écoulées. Mademoiselle de Murville avait épousé un riche propriétaire qui possédait des biens considérables dans le midi de la France. Lorsque la foire de Beaucaire s'ouvrit, il

voulut la faire connaître à sa femme ; et M. de Murville désirant être du voyage, ils partirent tous trois en poste, par un des premiers jours de juillet.

On ne va pas à Beaucaire sans y faire des emplettes. Le père d'Henriette lui demanda ce qui pouvait lui être agréable ; et la jeune femme ne sachant sur quel objet fixer son choix, ils sortirent tous deux pour visiter les magasins. Leurs regards se portèrent sur plusieurs étoffes étalées avec goût, et ce qui les charma, ce furent de riches soieries de Lyon. M. de Murville acheta une robe pour Henriette ; et quand le commis qui la lui avait vendue appela M. Monnet, son chef, pour en toucher le prix, celui-ci parut éprouver la plus vive émotion. « Payez-vous, lui dit M. de Murville en jetant deux napoléons sur le comptoir.

— Je suis payé depuis longtemps, répondit le marchand ; ne reconnaissez-vous pas, monsieur, l'un des petits Savoyards

que vous avez obligés il y a quelques années?

— C'est lui, ce sont eux, » répétait Henriette en tendant la main aux deux frères qu'elle venait de reconnaitre. Jacques prit de nouveau la parole en sa qualité d'aîné, et pressa ses bienfaiteurs de dîner avec eux, ce qui fut accepté sans cérémonie.

« Vous nous avez vus bien pauvres, dit Guillaume; le don généreux que vous nous fites fut la source de notre fortune; aujourd'hui nous sommes riches, et... »

Le jeune marchand s'arrêta; il venait d'entendre crier au feu et voulut se rendre utile, au risque des plus grands dangers. L'incendie fit de rapides progrès; en un quart d'heure le magasin de soieries de l'un des plus riches marchands de Lyon, M. Brondel, fut réduit en cendres et son propriétaire ruiné. Jacques et Guillaume se hâtèrent d'amener chez eux cet estimable négociant et sa famille. Les soins les plus tendres leur furent prodigués.

« Que je suis malheureux! répétait Bron-

del en se frappant le front; me voilà tout à coup sans asile et sans moyens d'existence.

— Monsieur, lui dit Guillaume, quand nous étions pauvres, vous avez eu confiance en nous. En vous offrant la moitié de notre demeure aujourd'hui, nous y joignons la moitié de notre bourse; chacun son tour. Je suis bien sûr que Jacques ne me démentira pas. »

M. Brondel accepta avec émotion l'offre qui venait de lui être faite; et se tournant vers ses deux filles, Angélique et Louise, il leur dit : « Oh! mes enfants, comment m'acquitter jamais envers ces bons jeunes gens?

— Vous avez un moyen, dit M. de Murville, qui était resté spectateur de cette scène touchante; donnez-leur vos filles en mariage. » Brondel sourit et reprit : « Je n'aurais pas osé les leur offrir; mais s'ils me les demandent, je les accepterai pour gendres avec plaisir. Du côté de leur mère, Angélique et Louise ont cha-

cune 50,000 francs de dot ; tout cela est à leur service. »

Jacques et Guillaume remercièrent M. Brondel. « Ce serait beaucoup d'honneur à nous, dirent-ils ; mais pouvons-nous espérer de plaire à des femmes aussi bien élevées ?

— Ce que vous venez de faire pour notre père vous a gagné notre cœur, répondirent les jeunes filles ; nous serons heureuses de vous appartenir ! »

Henriette jouissait de tout ce qu'elle entendait ; elle engagea ses amis à venir passer quelque temps à un château que son mari possédait à quelques lieues de Beaucaire. On s'y rendit peu de jours après ; le double mariage y fut célébré, et le bonheur des nouveaux couples dura toute la vie ! Par leur travail, les frères Monnet firent une bonne maison et se virent considérés du haut commerce. Malgré leur fortune, ils ne devinrent point ingrats, et prouvèrent qu'un petit bienfait peut avoir de grands résultats.

PLUS ON SAIT MIEUX ON VAUT.

—

Le baron de Werther avait occupé en Allemagne les premiers postes diplomatiques, lorsqu'une disgrâce l'exila dans ses terres. Bon père et bon époux, il oublia bientôt sa grandeur passée pour vivre au sein de sa famille dans la plus douce tranquillité. Ses deux fils, Auguste et Lucien, étaient fort jeunes lorsqu'il quitta la cour; et ce que d'autres eussent regardé comme un malheur, le baron le regardait comme un bienfait.

Les deux baronnets avaient été nourris par une jeune Hollandaise qu'on avait depuis gardée au château et qui avait appris à Lucien à parler sa langue favorite. Jamais on ne vit entre frères tant de rap-

ports d'âge et si peu de rapports de caractère. Auguste était indolent, vain, paresseux; Lucien actif, obligeant, industrieux; l'un ne voulait rien apprendre, l'autre désirait tout savoir. Le premier restait nonchalamment étendu sur un sopha; le second s'exposait à toutes les intempéries des saisons pour courir la campagne. Auguste ne cherchait jamais à s'instruire; Lucien prenait intérêt aux choses qui lui semblaient le moins utiles. Le baron parlait-il d'une nouvelle connaissance dans les arts, d'un nouveau procédé d'industrie, Lucien n'était satisfait que lorsqu'il avait compris ces moyens de perfectionnement. Un jour on s'entretint devant lui d'un genre d'écriture chiffrée : il fit si bien qu'il l'apprit et la sut comme l'inventeur.

« A quoi te servira cela? lui demanda son frère.

— Je ne sais, répondit-il; mais plus on apprend et mieux on vaut. »

Le baron avait un valet de chambre qui, par instinct, était devenu chirurgien. Son

désir de soulager l'humanité le rendit observateur ; l'habitude le rendit adroit, et il n'était plus question que des cures merveilleuses qu'il faisait dans le village. Lucien obtint la permission de l'accompagner, et lui devint un aide utile ; nul ne pansait une blessure avec plus d'adresse et de promptitude que notre favori.

« A quoi te servira de savoir faire une saignée ou panser une plaie ? répétait Auguste.

— Je n'en sais rien ; mais je crois que c'est utile. »

Lorsque le garde-chasse allait braconner dans les bois, Lucien le suivait ; et, quoiqu'il n'aimât pas à tuer le gibier, il visait avec adresse à un but donné. Cherchait-on des champignons, il se mettait de la partie, et il n'était pas de *fungus* dont il ne connût parfaitement l'espèce. Par la hauteur et la grosseur d'un arbre, il savait juger de son âge ; par son écorce, il reconnaissait son espèce.

Le baron aimait la pêche ; et chaque

fois qu'il y allait, Lucien sollicitait la faveur de l'accompagner. C'était plaisir de le voir lancer un filet ou diriger une barque ; on eût dit qu'il n'avait pas fait autre chose toute sa vie.

Dans la province il n'y avait pas d'écuyer plus adroit pour conduire ou dompter un cheval ; et lorsqu'il était sur un siége, il pouvait défier le meilleur cocher.

Auguste, par ironie, disait souvent à son frère : « Si je suis jamais propriétaire de château, je te prendrai pour cocher ou pour premier valet d'écurie ; tu t'y connais comme un manant. »

Lucien ne répondait point à ces railleries ; il lui importait peu d'être critiqué, pourvu qu'il pût se rendre utile. Si parfois le mauvais temps le retenait au logis dans les heures réservées à ses promenades, il prenait le premier rouet venu et s'amusait à filer. Sa mère avait une femme de chambre dont le mari était vitrier ; Lucien l'observa si bien tandis qu'il remplaçait les vi-

tres cassées, qu'au bout de quelque temps il put lui-même faire ce travail.

Auguste, ennuyé de l'activité de son frère, et voyant que la critique ne pouvait rien sur lui, prit le parti de s'adresser à sa fierté : « Quoi ! lui dit-il, toi troisième du nom de Werther, tu travailles comme un ouvrier! Oublies-tu donc que nous sommes nobles, et que tu dois laisser l'industrie à ceux qui en ont besoin pour vivre?

— Notre père m'a dit qu'il ne fallait mépriser aucune profession ; je suis ses conseils.

— Être ouvrier!

— Il vaut mieux cela que de languir sur un divan tant que dure le jour. »

Lucien avait dix-neuf ans et Auguste vingt lorsque, par une nuit d'orage, le feu prit au château et consuma en quelques heures tout l'avoir du baron, qui périt lui-même dans l'incendie en volant au secours de sa femme. Il restait quelques terres; mais ce n'était plus une fortune pour les fils du baron de Werther; il fal-

lait prendre un parti. Lucien, qui était le plus courageux, dit à son frère : « Tu n'es pas accoutumé au travail, à la fatigue; reste ici, je te laisse tout. Tâche de tirer le meilleur parti des terres qui nous appartiennent. »

Deux jours après, le jeune baronnet quitta son pays; et ne voulant devoir son avancement qu'à sa bravoure, il s'engagea dans la milice sous le simple nom de Lucien. A chaque rencontre, son courage le fit remarquer; il fut bien noté dans la compagnie, et tous ses camarades l'aimèrent parce qu'il était serviable et obligeant. L'ordre arriva d'un changement de garnison. Tandis que son régiment était en marche pour se rendre à sa nouvelle destination, il vit dans un champ un laboureur qui s'arrachait les cheveux de désespoir. « Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda Lucien.

— Hélas! monsieur le militaire, mon dernier bœuf va mourir, et je m'en désole.

— Votre bœuf n'est qu'échauffé; une saignée va le sauver.

— Le vétérinaire est à plus de deux lieues d'ici; la bête sera morte avant son arrivée.

— Je la saignerai, et ce ne sera pas long. »

Lucien fit comme il avait dit : le bœuf se mit au même instant à brouter l'herbe; et le pauvre paysan, dans l'excès de sa joie, l'appela son sauveur. Notre jeune soldat faisait partie de l'avant-garde; il fallait, pour arriver à la couchée, traverser une rivière. Quand le peloton fut sur le bord, il y avait bien là un bateau, mais personne pour le conduire. « Embarquez-vous, mon officier, dit Lucien à son chef; j'en fais mon affaire. » Et soudain, prenant les rames, il prouva qu'il savait conduire un bateau. Arrivé sur l'autre rive; l'officier prévint le pontonnier qu'un régiment allait passer, et on envoya des barques pour le recevoir.

Le soir on logea plusieurs soldats dans

une ferme. Deux des camarades de Lucien, qui avaient ramassé des champignons, les donnèrent à leur hôtesse en disant : « La mère, fricotez-nous ça gentiment pour notre souper.

— Gardez-vous en bien, reprit le jeune Werther; demain matin nous serions tous morts ; ces champignons sont vénéneux. » On fit l'essai de leur action sur un petit chien ; un moment après on le vit se tordre douloureusement et mourir dans de cruelles convulsions. La fermière, qui était une bonne femme, se mit en devoir de faire à souper aux soldats ; pendant ce temps Lucien prit son rouet et se mit à filer, aux grands éclats de rire de ses camarades, qui croyaient le fuseau embrouillé d'une belle façon. « Que faites-vous? s'écria l'hôtesse en le voyant; vous allez tout gâter! » Elle s'approcha; mais à sa grande surprise, jamais quenouille n'avait été mieux filée ; et l'activité de Lucien contribua pour beaucoup à faire servir un copieux souper à ses camarades.

« Allons, se dit-il, j'ai bien fait d'apprendre à filer. »

Quand ils eurent soupé, les militaires furent conduits dans une grande chambre où le vent soufflait violemment par deux vitres casées. La fermière s'excusa de son mieux et rejeta la faute sur son mari, qui, disait-elle, avait la manie de faire ces choses-là lui-même, quoiqu'il n'en eût pas le temps. « Il y a plus de deux mois, ajouta-t-elle, qu'il a acheté le verre; mais il n'y touche pas.

— Vous avez le verre? dit Lucien; donnez-le moi, je suis un peu vitrier. » La femme, qui avait pris confiance en lui, fit ce qu'il désirait; et un quart d'heure après les vitres furent placées, ce qui permit aux soldats de dormir tranquilles, et à Lucien de répéter : « J'ai bien fait d'apprendre cela. »

Le lendemain matin, au moment où l'avant-garde partait, une petite fille, poussée par la curiosité et marchant sans regarder devant elle, tomba et se démit

l'épaule. Il n'y avait là ni médecin, ni chirurgien. Lucien demanda la permission de faire halte et lui remit l'épaule, en se disant : « J'ai eu raison d'apprendre cela. »

Deux ans s'écoulèrent, et il ne se passa pas de semaine sans que Lucien ne rendît quelque nouveau service. Tantôt c'était un enfant qu'il sauvait à la nage; tantôt un vieillard qu'il rappelait à la vie. Arrivait-il au régiment un Hollandais, le colonel le faisait appeler pour servir d'interprète; il parlait avec tant de facilité cette langue !...

Il est difficile au mérite le mieux reconnu d'avancer en Allemagne. Lucien, malgr son courage, ne passa que sergent en deux années. Un jour qu'il était de garde avec sa compagnie chez le premier ministre, il entendit tout à coup un grand mouvement de chevaux et de voitures, et bientôt des cris : *Au secours !* retentirent à son oreille. Il s'élance : deux chevaux fougueux entraînaient une voiture et allaient sortir de l'hôtel, quand il les retint

par le mors et les arrêta. « Que puis-je faire pour vous? » demanda une voix sortie de la voiture. Lucien s'approcha et reconnut le ministre lui-même. Embarrassé, il n'osait répondre. Cependant, il se rassura; et après avoir salué Son Excellence, il lui dit : « Mon père, le baron de Werther, servit Sa Majesté avec honneur; quand j'aurai fait mes preuves, je prierai Votre Excellence de se souvenir de moi...

— Vous êtes le fils du baron de Werther, et vous n'êtes que sergent? Jeune homme, je vous dois la vie, je veux que vous me deviez vos épaulettes. » Le ministre l'entraina. Comme ils allaient entrer dans son cabinet, un huissier lui remit un papier. « Qu'est-ce que ceci? demanda Son Excellence.

— Un papier qu'on a saisi sur l'homme qui a effrayé vos chevaux. » Le ministre l'ouvrit et dit avec humeur : « Une lettre chiffrée! c'est à en faire damner un saint. »

Lucien, enhardi, demanda la permis-

sion de la lire ; et soudain sa physionomie, changeant d'expression : « Excellence, dit-il, ce papier est le complot d'une conspiration qui doit éclater aujourd'hui même ; courez, les jours du prince sont menacés. »

Le ministre, inquiet, n'osait plus s'en rapporter à son cocher et se promenait à grands pas en répétant : « Il peut me verser en route !

— Si Votre Excellence veut s'en rapporter à moi, je la conduirai, ajouta Lucien.

— Vous, monsieur de Werther !

— Un grand capitaine dit que si les charges peuvent illustrer les hommes, les hommes, à leur tour, peuvent illustrer les charges ; je serai votre cocher. » Le ministre lui prit la main, et ils partirent. La conspiration fut déjouée, les conspirateurs arrêtés, et Lucien, cette fois surtout, dut se dire : « J'ai bien fait d'apprendre ces choses-là. »

Le lendemain, le ministre le fit appeler.

« Le roi veut vous voir, mon jeune ami, lui dit-il; sa majesté n'a point oublié de qui vous êtes fils; elle vous attend au château. » Ils partirent. Le roi était dans ce moment entouré de tous ses courtisans. En voyant entrer le ministre, il lui fit signe; et prenant la main de Lucien : « Messieurs, dit-il, je vous présente le baron de Werther, mon ministre plénipotentiaire près la cour de France. » Tous les courtisans s'inclinèrent, et le jeune baron pensa, en baisant la main du monarque qui venait de l'élever si haut : « Je n'ai pas eu tort d'apprendre l'écriture chiffrée; *plus on sait, mieux on vaut.* »

Quinze jours après, Lucien de Werther partait pour aller dire adieu à son frère; et quel ne fut pas son chagrin d'apprendre que, faute de savoir les administrer, il avait laissé dépérir ses propriétés, grevées d'hypothèques et à la veille d'être vendues par expropriation forcée. Lucien arrêta cette vente, solda les dettes, prit un bon fermier; et au bout de quelques an-

nées, rendit à son frère une propriété en plein rapport. Par ses soins, le château fut rebâti; et Auguste, guéri de son indolence, convint, quoiqu'un peu tard, que son frère avait eu raison de dire que *plus on sait, mieux on vaut.*

LES DEUX FRERES.

Dans un petit village de la Bourgogne habitait un laboureur nommé Mathieu Colomb, homme intelligent et d'une haute probité. Pauvre, il fournissait par son travail à l'existence de sa femme et de ses deux fils, Guillaume et Robert. Doué d'une bonne santé et d'un excellent caractère, Colomb se faisait aimer par sa gaîté, estimer par ses vertus. Soucieux de l'avenir de ses fils, il les envoya de bonne heure à l'école et ne leur donna que de sages exemples, pour les porter au bien. Dès que Robert et Guillaume furent assez forts pour travailler, on les envoya couper du bois ou faire d'autres ouvrages de la saison. Ils revenaient le soir ensemble au lo-

gis; et comme la besogne qu'ils avaient faite parnissait suffisante, on ne leur demandait pas qui avait le plus travaillé.

Les deux frères, malgré leur intimité, différaient beaucoup de caractère : Guillaume était actif, laborieux; Robert, au contraire, aimait le repos et les plaisirs. Le matin, au lieu de travailler comme les autres, il s'amusait à jouer avec les petits mauvais sujets du village, et ne revenait trouver Guillaume que lorsqu'il avait faim ou lorsqu'il fallait rentrer. Si Colomb eût su la vérité, il se serait fâché; mais Guillaume travaillait pour deux, pour ne pas faire gronder son frère, et le mal restait caché.

Colomb devint vieux; Guillaume le remplaça. Il savait bien que tout bon fils doit aider son père. Aussi, c'était avec plaisir qu'il apportait le samedi son gain de la semaine, pour le mettre dans la bourse commune.

Quant à Robert, ce n'était pas un méchant enfant· mais il avait dans le carac-

tère une grande indolence; et comme il ne faisait rien que par force, il le faisait ordinairement de mauvaise grâce. « Il est dur, se disait-il, de travailler tout une journée pour gagner sa vie; mon père ne s'est jamais reposé : qu'a-t-il mis de côté? rien. »

Si Robert eût adressé cette question à son père, celui-ci eût répondu qu'il était heureux d'avoir pu gagner assez pour nourrir et élever sa famille; que sa vieillesse ne lui laissait pas de regrets; que, grâces à ses économics, il avait encore un peu d'argent en réserve pour les malheurs inattendus, et qu'il ne désirait rien de plus, puisqu'il jouissait de l'estime publique. Colomb pensait, en effet, que, doués d'une bonne santé, ses fils possédaient une fortune; que s'ils eussent été plus riches, ils eussent été moins forts et plus enclins à la paresse, cette maladie d'où naissent tant de vices. Selon lui, une bonne conduite et de l'activité devaient infailliblement mener à une bonne répu-

tation, le premier des biens en ce monde.

Robert n'osait pas montrer sa paresse devant son père; mais il se gênait moins avec Guillaume, et se plaignait que l'ouvrage ne finissait jamais. « Cela doit être, répliquait ce dernier; car notre appétit revient tous les jours, et nous avons à gagner le pain qui nous nourrit. »

A ces propos, Robert répondait en suivant de l'œil le vol d'un oiseau. « Voilà une alouette qui ne travaille pas; je voudrais bien être à sa place et n'avoir qu'à chanter ou à déployer mes ailes.

— Fi! reprenait Guillaume; il est honteux pour l'homme, fait à l'image de Dieu, de désirer d'être un oiseau. Et supposons que ton souhait pût être exaucé, mon frère, ne serais-tu pas bientôt fatigué de voler?

— Je ne pense pas que les oiseaux se fatiguent, Guillaume.

— Cependant, Dieu a voulu qu'ils cherchassent leur nourriture et qu'ils fussent heureux autant que possible; tâchons

aussi de faire notre bonheur : il dépend beaucoup de nous. »

Guillaume finissait de parler, lorsqu'un épervier s'abattit sur l'alouette et l'emporta. Le jeune garçon reprit, à cette vue : « Eh bien! mon frère, tu as vu ce qui vient de se passer? Regrettes-tu encore de ne pas être un oiseau?

— Non, sans doute; et je parlais sans réflexion. »

Les deux fils de Mathieu Colomb ne pouvaient pas être si différents de caractère sans que leurs amis et leurs parents ne l'eussent remarqué. Voulait-on, aux heures de récréation, faire gagner quelque chose à l'un d'eux dans le village en leur donnant une commission, on employait Guillaume, toujours dispos et de bonne humeur. Par ce moyen, le petit garçon fit quelques économies qui lui permirent d'adoucir la position de sa mère. Obligeant et bon, il aidait souvent à ses voisins sans attendre d'eux aucune récompense et pour le seul plaisir de leur ren-

dre service. Sa mère revenait-elle des champs chargée d'un fardeau, Guillaume courait après, prenait sa charge et la conjurait de se reposer; ajoutant qu'il était plus jeune, plus fort, par conséquent plus en état de supporter la fatigue.

Tant de soins et de bons procédés gagnèrent à Guillaume non-seulement l'affection de ses parents, mais celle de tous les habitants du village. Il n'en était pas de même de Robert, dont l'indolence allait croissant; trop paresseux pour imiter son frère, il trouvait mal qu'on fît entre eux une différence, et devenait maussade, boudeur, capricieux.

Il ne faut pas croire, cependant, que Guillaume n'aimât pas à jouer comme tous les enfants de son âge; il s'amusait avec un plaisir d'autant plus grand, qu'il avait le cœur content de sa journée et sentait que le travail double le prix d'une jouissance. Dans un constant repos, Robert ne savait s'amuser de rien; le plaisir était pour lui sans aiguillon.

Le dimanche, Guillaume se levait de grand matin, allait à la messe avec sa mère, et se promenait au retour. Le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, tout lui procurait une jouissance; et il disait à sa mère en la tenant par le bras : « Ne sommes-nous pas plus heureux de marcher sur le gazon fleuri que M. le comte d'Alby de rouler dans sa voiture? » Et sa mère l'embrassait; car avec un tel fils elle n'ambitionnait rien !...

Tandis que Guillaume tenait ce langage, Robert enviait le sort du fils d'Alby, qui se promenait dans la campagne, traîné par deux superbes coursiers. « Qu'il doit être heureux ! disait-il en lui-même; il peut donner des ordres à ses valets, se promener en voiture, ne rien faire de la journée, ou ne faire que ce qui lui plaît. »

Pauvre Robert ! il ignorait que le jeune comte avait à s'instruire, à fatiguer son esprit par de longues études, à devenir savant pour être digne du beau nom qu'il portait. Il ignorait encore que le petit gen-

tilhomme ne prenait nul plaisir dans cette voiture, dont il avait l'habitude, et qu'une promenade à pied lui en donnait bien davantage.

« Que ferais-tu, lui demandait Guillaume, si tu étais à la place du jeune comte ?

— Je ne ferais rien du tout, répondait-il.

— Mais tu t'ennuierais ?

— Je m'ennuie de travailler ; je ne m'ennuierais jamais de ne rien faire.

— As-tu chassé quelquefois ?

— Je ne suis ni assez grand, ni assez adroit. Si j'étais à la place de M. d'Alby, je me promenerais ; et quand je serais fatigué, je me reposerais au soleil ; dans l'été, j'irais à la pêche, à la chasse ; dans l'hiver, je resterais au coin de mon feu.

— Tout cela ne te rendrait pas heureux.

— Pourquoi pas ?

— Parce que le baron d'Elbac, qui mène ce genre de vie, a l'air de l'homme le plus ennuyé du monde. Chasse-t-il, on

voit qu'il le fait pour tuer le temps et non pour tuer du gibier.

— Comment sais-tu qu'il s'ennuie?

— Parce qu'à chaque instant il tire sa montre pour regarder l'heure. Pour moi, je ne voudrais être riche que pour faire du bien à mon prochain, comme M. le comte d'Alby.

— Je ne tiens pas du tout à lui ressembler; il est trop grave, et puis il lit toujours : cela ennuie.

— Il traite des affaires de la commune, il accommode les procès, il fait du bien, et je suis sûr qu'il est plus heureux que le baron d'Elbac.

— En voilà assez, Guillaume; toi et moi nous ne pouvons être ni le comte d'Alby, ni le baron d'Elbac. Parlons d'autre chose.

— Oui; sachons nous contenter de notre sort sans rien envier à personne; il y a du bonheur pour toutes les positions. »

Quelques années s'écoulèrent; Mathieu Colomb mourut et laissa à ses deux fils un

modeste héritage. Guillaume, qui pensait à l'avenir, plaça son argent. Robert, qui pensait au plaisir, le garda. « J'espère, lui dit son frère, que tu ne dépenseras pas mal à propos ce que notre père a gagné avec tant de peine?

— Ce sont mes affaires; cet argent m'appartient : j'en suis le maître.

— Si tu en fais mauvais usage, ce sera mal. Conduis-toi sagement; notre père te l'a tant recommandé! Ne te souvient-il plus que jamais il ne nous a parlé de cet héritage, pour nous donner l'amour du travail, et qu'il a dit souvent : « Je ne suis pas fâché que mes fils soient pauvres; l'argent rend quelquefois la jeunesse paresseuse, et la paresse conduit à tous les vices. » Pense donc, mon frère, à ce que nous deviendrions si, après nous être reposés, nous étions obligés de recommencer à travailler; ne serions-nous pas plus malheureux, en ayant perdu l'habitude?»

Robert ne répondit point; car il avait des amis qui lui tenaient un tout autre lan-

gage; ce fut eux qu'il écouta... Pour prouver son indépendance, d'après leur conseil, il donna un dîner chez le traiteur, et montra qu'il savait, sinon gagner, du moins dépenser l'argent. Ses camarades burent à sa santé, louèrent sa générosité, et le firent s'enivrer pour la première fois de sa vie; ainsi, pour prouver qu'il était homme, il descendit à l'égal de la brute...

Le lendemain de ce grand jour, Robert ne put ni se lever, ni travailler; mais il ne fit pas appeler le médecin : il savait trop ce qui l'avait rendu malade. Il n'osait plus paraître devant Guillaume; il avait honte de sa conduite, et peut-être se fût-il corrigé, si ses perfides conseillers ne lui eussent assuré qu'on débutait toujours ainsi, mais qu'on s'accoutumait à boire.

Guillaume, qui entendait cette conversation, entra dans la chambre de son frère et lui dit : « J'espère, Robert, que tu ne t'accoutumeras jamais aux excès honteux. Si tu le pouvais sans danger, tu ne le pourrais pas sans blâme; nous ne devons

pas dépenser dans un jour ce qui suffirait à plusieurs semaines. »

Robert sentait que son frère avait raison, et cependant il céda à de fâcheuses influences, parce qu'il n'avait jamais aimé le travail et qu'il se sentait de l'argent en poche. Il s'ennuyait dans son village; la fantaisie lui vint de voyager, sauf à revenir plus tard se remettre à l'ouvrage. Comme il savait que Guillaume le détournerait de ce projet, il ne lui en fit point part; et pour rassurer sa mère, il lui dit qu'il allait chez un oncle qui habitait à quelques lieues de là; qu'il ne serait pas longtemps absent, etc., etc.

Il se mit en route par une belle matinée de printemps; les prairies étaient émaillées de fleurs, la nature jouissait de toute sa parure : Robert se promit du plaisir. Son petit paquet sur l'épaule, il s'éloigna sans tristesse du toit qui l'avait vu naître; il comptait si bien sur le retour! Une alouette volait près de là de branche en branche. « Va, petit oiseau, lui dit-il, je

ne t'envie plus rien ; j'ai ma bourse remplie, mon sort est plus doux que le tien. » Il marcha longtemps ; et la fatigue se faisant enfin sentir, il s'assit sous un arbre pour se reposer. Pendant un moment, il regarda bondir les moutons dans la prairie ; mais cela l'ennuya ; et il se remit en route. A force de marcher, il trouva le chemin long ; il lui sembla que cette journée, qui s'était levée si belle, ne finirait jamais. Plus sa fatigue augmentait, plus il sentait qu'il avait eu tort de quitter son frère. « Je n'aurais pas osé partir si mon père eût vécu, se disait-il ; je devrais retourner sur mes pas. » Il se disait cela ; cependant, il marchait toujours : la honte le poussait en avant.

Arrivé dans une petite ville où il avait un cousin, Robert ne pensa plus qu'à s'amuser ; et les voilà vivant en joie, allant au spectacle ; en un mot, travaillant à vider la bourse. L'argent fut bientôt dépensé. Les deux amis alors se querellèrent et se quittèrent brouillés ; Robert continua

sa route. Combien il se repentit, plus tard, de n'être pas retourné chez sa mère!... Il avait fait bien du chemin ; son argent était dépensé. Il n'osa pas venir avouer ses torts à ses véritables amis, et il en commit de plus graves. N'eût-il pas dû penser que la honte est dans le crime et non dans le repentir?

Épuisé de fatigue, il s'arrêta pour demander de l'ouvrage à une ferme qui était sur la route. On lui demanda d'où il venait. Il balbutia et répondit qu'il venait de très loin. Le fermier désira savoir pourquoi il avait quitté son pays; il ne sut que répondre. On lui refusa du travail..... La faim le dévorait : ne pouvant pas trouver de l'ouvrage, il se mit à mendier. La première personne à laquelle il s'adressa, le trouvant assez fort pour gagner sa vie et point assez malheureux pour enlever aux vieillards infirmes leur dernier métier, lui dit : « Voici pour acheter du pain aujourd'hui ; j'espère que demain vous travaillerez, jeune homme ! »

Robert acheta du pain et passa la nuit dans une écurie. Quand il se réveilla, le lendemain, il avait le cœur gonflé de chagrin. Qu'allait-il devenir? vivre d'aumônes? ce ne serait pas seulement honteux, ce serait impossible..... Il ne pouvait cependant pas faire taire son estomac, et plus le jour avançait, plus il sentait qu'il avait faim.

Comme il cheminait en réfléchissant à sa malheureuse position, il aperçut sur la lisière d'un bois une troupe de Bohémiens qui prenaient leur repas. « Comment peuvent faire ces gens-là, se demanda-t-il, pour vivre sans rien faire? Ils sont libres comme l'air; je voudrais bien avoir un pareil sort! »

Tandis qu'il se livrait à ces pensées, un des hommes de la troupe s'approcha pour lui demander s'il désirait qu'on lui dît sa bonne fortune.

« Ma bonne fortune? répliqua Robert; hélas! je n'ai plus une obole: il faut que je meure de faim si personne

ne me donne le moyen de gagner ma vie.

— Voulez-vous être des nôtres?

— Je n'avais pas cette intention; mais comme je ne sais que faire, j'accepte votre offre.

— Venez donc alors boire et manger avec nous. » Et le Bohémien le présenta à sa troupe, qui lui fit bon accueil. Le pauvre abandonné ne prit point garde à la mauvaise mine de ses hôtes; il était trop heureux de se sentir à l'abri du besoin. Après s'être restauré l'estomac, il demanda au chef de la troupe par quel moyen ils se procuraient une aussi bonne chère. « L'ouvrier, dit-il, le travailleur, se nourrit à grande peine; vous qui ne faites rien, comment gagnez-vous cela?

— Nous ne disons pas nos secrets au premier venu, répondit le Bohémien; mais sois tranquille, nous te trouverons quelque chose à faire; car on ne gagne pas sa vie sans peine. »

Robert fut obligé de se contenter de cette réponse; il crut d'ailleurs qu'elle

était rassurante. Il passa la nuit avec ses nouveaux compagnons; et quoiqu'il eût entendu dire que les Bohémiens avaient une mauvaise réputation, il pensa que c'était une prévention injuste du public. Malgré ce qu'il se disait pour se rassurer, le malheureux Robert se trouvait mal à l'aise; il eût donné tout au monde pour être encore dans son village, et regrettait que son père lui eût laissé quelque argent. Hélas! ce n'était pas ce petit héritage qui avait tort, c'était lui; car la même somme qui l'avait enlevé à sa vie paisible faisait le bonheur de Guillaume.

Robert comprit enfin par quels honteux moyens ses compagnons se procuraient des moyens d'existence; et plus il en était convaincu, plus il souffrait. Les femmes de cette horde, prétendant connaître l'avenir, disaient la bonne fortune aux dupes assez sottes pour les écouter. Les hommes, couverts de haillons, allaient mendier, traînant après eux ou portant sur leur dos de petits enfants.

Cette existence errante et aventureuse humiliait Robert, et il désirait le leur dire; mais la possibilité de fâcher des gens qui le faisaient vivre! Il ne l'osait. Tel est le danger des mauvaises liaisons...

Ainsi qu'on l'a pu voir, il ne fut pas initié dès son arrivée aux secrets intimes des Bohémiens : ils voulaient l'éprouver avant de se livrer entièrement. Il n'avait encore rien fait pour se rendre utile; mais le jour approchait où il devait prendre sa part des dangers. Comment s'en rendirent-ils maîtres? c'est ce qu'il reste à expliquer.

Ces gens-là avaient trop de tact pour ne pas s'être aperçus que leur hôte répugnerait à leur prêter appui. Pour l'amener à leurs idées, ils se dirent : « Laissons-lui endurer la faim; il ne demandera bientôt plus d'où lui vient sa subsistance. Accoutumons-le à nous servir; et lorsqu'il sera suffisamment compromis, nous n'aurons rien à craindre de ses indiscrétions. »

Robert, avec eux, avait cru trouver la liberté; il s'aperçut bientôt qu'il était sous

le joug du plus dur esclavage. Il n'osait pas se plaindre et craignait de se compromettre; c'était là son tourment... Qui lui eût dit, en effet, lorsqu'il accepta l'hospitalité des Bohémiens, qu'il s'affiliait à une bande de voleurs? S'il s'en fût alors douté, la mort lui eût paru préférable à de pareils compagnons; mais une fois entré dans cette société, il fallut y vivre, car il ne savait plus personne qui voulût le recueillir; et pour éviter la honte, il marcha à l'infamie... Les hommes étrangers au vice y entrent en se persuadant qu'ils ne font pas autant de mal que d'autres. Robert eut la charge de vendre dans les marchés les poulets que ses camarades volaient pendant la nuit; et comme il avait une figure honnête, il eut assez de succès. Le pauvre garçon partait avec le cœur navré de tristesse; mais peu à peu il se persuada qu'il n'était point coupable, oubliant ainsi que s'il n'y avait pas de recéleurs il n'y aurait pas de voleurs. Pour se tranquilliser, il se dit : « C'est une

chose que je ne peux empêcher : fais-je donc si mal? » Oui, sans doute; et sa conscience dut le lui reprocher; mais eût-elle gardé le silence, il n'en péchait pas moins aux yeux de l'équité et de la justice divine.

Un jour qu'il revenait de vendre ses marchandises, la pensée du danger qu'il courait le glaça d'effroi, et il versa des larmes amères. « Qu'avez-vous? lui demanda l'un de ses camarades. » Robert secoua tristement la tête et montra sa bourse. « Tout s'est donc vendu? reprit l'autre.

— Oui; mais je suis bien malheureux. Me regarde-t-on, je crains d'être découvert, je tremble; il me semble que tout le monde doit deviner que je vends des poulets volés.

— Vous êtes un poltron; mais l'habitude vous corrigera : j'ai éprouvé tout cela en commençant.

— Êtes-vous donc heureux maintenant?

— Non, en vérité; car je ne suis jamais sûr de ma liberté; mais où sont les heureux de la terre?

— J'étais heureux au village; si je ne l'ai pas senti, c'est ma faute.

— Aviez-vous de la fortune?

— J'avais, ce qui vaut mieux, le repos de la conscience. Je ne craignais personne, et personne ne me craignait: il est si doux de pouvoir compter sur l'estime publique! » En parlant ainsi, Robert se cacha la figure dans ses deux mains. Le Bohémien reprit : « Si vous étiez si bien, pourquoi avoir quitté votre village?

— Je n'aimais pas le travail; je crus que la liberté me procurerait une félicité parfaite.

— Vous êtes libre et vous ne travaillez pas; que voulez-vous de plus?

— Tout, excepté ce que je fais. Suis-je libre quand ma conscience ne me laisse aucun repos? quand je rougis de partager votre infamie? Ah! dites plutôt que c'est une horrible torture!

— Voudriez-vous nous quitter?

— Hélas! ou irais-je? en prison?

— C'est très probable, au fait. »

Ici le Bohémien sourit d'un sourire infernal qui disait : « Nous le tenons! » Bientôt ils ne gardèrent plus aucune mesure; Robert avait touché le prix du vol, on l'obligea à voler lui-même. Ses liens avec la probité étaient désormais rompus...

L'adresse de cette bande l'avait longtemps fait échapper aux poursuites de la police. Mais une nuit elle fut prise sur le fait et conduite en prison, pour être jugée. Robert n'essaya pas de nier son crime. Le juge, touché de son repentir, lui fit raconter sa vie. Il n'omit ni les exemples de son père, ni les bons conseils de son frère, ni les insinuations perfides de ses prétendus amis. « Vous êtes bien heureux, lui dit le magistrat, d'avoir été arrêté avant de plus grands crimes, que vous eussiez commis plus tard. La faiblesse qui vous fit rester avec ces misérables lorsque vous

connûtes leurs méfaits vous eût porté peut-être au meurtre. Une fois dans la voie du mal, la pente est rapide; qui sait où vous seriez allé? Vos compagnons sont plus coupables; toutefois, vous n'êtes pas moins repréhensible. Aucun homme ne naît criminel; mais quiconque manque à l'honneur, est bientôt perdu. Si votre repentir est sincère, n'écoutez pas les discours de vos amis, et que la prison vous soit une utile leçon; le temps viendra où vous pourrez rentrer dans la société; tâchez de vous y préparer une bonne place, cela dépend de vous. »

Le jugement de Robert fut prononcé; le tribunal le condamna à deux ans de prison. Quand il se vit confondu, sur les bancs des prévenus, avec ses éhontés compagnons, un torrent de larmes inonda son visage. Il se sentit tomber aux derniers degrés d'abjection; il ne lui restait plus un ami sur la terre : Guillaume, le bon Guillaume devait lui-même l'avoir oublié.

Cependant, ces paroles des juges frap-

paient encore son oreille : « *Le temps viendra où vous pourrez rentrer dans la société.* » Et le pauvre condamné reprenait courage. Dans la prison, il se mit à travailler avec ardeur, se rappelant que la paresse avait été la cause de tous ses maux.

L'ouvrier qui lui apprit à faire des souliers était né avec d'heureuses dispositions. Son éducation fut mal dirigée; il commit une faute; mais dès qu'il en connut l'importance, il ne songea plus qu'à la réparer. Martin (c'était le nom de ce jeune homme) contribua beaucoup à corriger Robert, qui lui disait : « Voyez combien je suis plus coupable que vous; on vous a entraîné au mal; je n'ai eu que de bons exemples. »

Le dimanche, on permettait à Robert d'apprendre à lire et à écrire à Martin, qui ne savait rien, mais qui avait un excellent naturel. Les deux amis avaient tant d'ardeur au travail, qu'ils firent des économies et laissèrent cumuler une bonne

somme à leur masse. Il leur était doux de se promener ensemble au préau dans les heures de récréation, et de jouir là d'une liberté que ne peuvent goûter dans le monde les coupables endurcis. Par une cruelle leçon, ils avaient appris qu'un homme ne peut goûter le bonheur sans le repos de sa conscience et sans l'estime de ses semblables; ils savaient ce que vaut une bonne réputation; et la prison, en leur faisant regretter le passé, leur inspirait de sages résolutions pour l'avenir.

Le moment de la libération arriva pour les deux prisonniers. Ils se séparèrent en versant des larmes, et chacun reprit le chemin de son village. Guillaume s'était marié; mais sa pauvre mère était morte du chagrin de ne plus revoir son fils, son Robert. Combien de mères se laissent ainsi prendre par la douleur, quand leurs enfants oublient la vertu, et vont demander au ciel le pardon des coupables de cette terre!

La femme de Guillaume fit d'abord

quelques difficultés pour recevoir son beau-frère ; mais elle n'avait pas un mauvais cœur ; et quand son mari lui dit qu'il avait promis de le protéger, elle ne fit plus d'objection. Cette première entrevue des deux frères fut touchante. Robert pensait à ce qu'il avait perdu en perdant sa mère. Quant à Guillaume, il s'affligea des ravages que les chagrins avaient faits sur les traits de Robert. La leçon que ce dernier avait reçue était sévère ; quel fils se consola jamais d'avoir fait descendre sa mère au tombeau ? Avec le temps, il devint un autre homme ; et dans la crainte de se laisser aller à de mauvais penchants, il vécut retiré, heureux de passer ses jours près de Guillaume. Voyait-il des enfants mécontents de leur sort, il leur disait, les yeux baignés de larmes : « Ne vous laissez point aller à la paresse, elle est la source de tout mal ; et j'ai appris à mes dépens que le chemin de la vertu est plus doux que celui du vice. »

Martin, devenu bon ouvrier, s'établit

dans un village situé à deux lieues de celui qu'habitait Robert. Son plaisir était de le visiter le dimanche; et tous deux se félicitaient d'être rentrés dans le chemin de la vertu. Leur conduite régulière édifiait les deux communes, et chacun se disait, en les voyant, « qu'il n'est pas de faute si grave qu'un repentir sincère ne puisse effacer, la religion aidant. »

L'ORGUEILLEUX.

—

Lorsque Gelnhausen faisait partie des villes libres de l'Allemagne, elle avait son sénat indépendant, son autorité légale, confiée tour à tour aux citoyens les plus estimés. De ce nombre était un honnête boucher, Élias Ramsden, nommé sénateur par le vœu général. Jamais Élias n'avait vendu de la vache pour du bœuf, ni des os pour de la viande; c'était un honnête homme en tous points. Le poids, chez lui, se faisait avec conscience; et s'il tenait les balances de la justice, il se donnait bien garde de les laisser pencher avec partialité. Affublé, dans sa boutique, d'un bonnet vert et d'un tablier blanc, il endossait l'habit brun à boutons d'or pour aller au

sénat ; et chacun, en le voyant passer gravement dans la rue, son tricorne sur l'oreille et sa canne à la main, se disait : « Voilà maître Élias qui se rend au sénat; heureux ceux dont la cause est juste ! »

Parmi les collègues d'Élias Ramsden, il y avait un tailleur, plus chicaneur que juste, et qui, dans ses pérégrinations lointaines, avait appris çà et là quelques phrases de mauvais latin, qu'il mettait, comme on dit, à toutes sauces. Intéressé à défendre les mauvaises causes, il embrouillait toujours une affaire à l'aide du droit romain; et lorsqu'il ne pouvait convaincre ses collègues, il s'écriait : « *Post cœnam stabis aut mille passus meabis* ; il est donc évident que l'accusé doit être acquitté. » Les sénateurs, peu versés dans la langue latine, et entraînés par l'assurance des conclusions, se regardaient les uns les autres et répondaient : « Si cela est évident, ainsi soit-il. »

Quand ces choses se passaient, Élias se levait; et, s'il n'était pas convaincu, il

déclarait qu'il ne donnerait pas une pipe de tabac de toutes les lois romaines ; que celles du pays devaient suffire, et qu'il s'en tenait à elles. Ramsden avait le poing fort et la voix haute ; il frappait impitoyablement sur la table, faute de meilleurs arguments, et comme on l'estimait beaucoup, le sénat, de confiance, opinait comme lui.

Quoique maître et seigneur à la cour de justice, Élias n'était qu'un esclave près de sa chère moitié, dame Marguerite. Il est vrai qu'elle ne se mêlait en rien des affaires de l'état : Ramsden ne l'eût pas souffert ; mais elle était absolue pour les affaires du ménage et disposait à son gré de la bourse conjugale. Parfois elle donnait à son mari quelques écus pour s'amuser avec ses amis ; mais comme la taverne qu'ils fréquentaient était hors de Gelnhausen, elle ne manquait jamais de reprocher à Elias son peu de patriotisme.

Ce n'était pas par avarice que Marguerite thésaurisait, c'était pour son cher Chris-

tiern, son fils unique, dont elle avait résolu de faire un savant. « Que le sénat meure de faim, se disait-elle, plutôt que la main de mon fils ne tue un bœuf; s'il ne devient pas bourgmestre ici, il le sera ailleurs; voilà tout. »

Christiern avait, en effet, beaucoup d'intelligence et un excellent cœur; mais il avait un excessif amour-propre, que la faiblesse de sa mère ne contribuait pas peu à augmenter. Tout jeune, il se regardait comme un grand personnage et considérait Gelnhausen comme la capitale du monde.

Quoique Marguerite eût la même partialité pour sa ville natale, l'idée lui vint qu'il n'y avait pas d'assez bons professeurs pour former un grand homme, comme elle avait décidé que son fils devait l'être. Pour bien agir, elle prit l'avis d'un épicier, son cousin, qui passait pour savant aux yeux de ses concitoyens de Gelnhausen. Il fut arrêté entre eux que Christiern devait être envoyé à l'université de Ha-

nau, dans le grand-duché de Hesse. La difficulté, selon le cousin, était de le faire recevoir, lui fils de boucher, parmi des comtes et des barons. « L'argent seul tiendrait lieu de titres, dit-il.

— L'argent! répliqua dame Marguerite en frappant sur ses poches; croyez-vous que mes coffres soient remplis de poivre? Quant aux jeunes seigneurs dont vous parlez, je crois que le fils d'un sénateur de la ville libre de Gelnhausen peut aller de pair avec eux. »

L'épicier fut de cet avis et fit les arrangements nécessaires pour l'envoi de Christiern à Hanau. Élias, dans cette affaire, ne fut pas même consulté...

Le jeune Ramsden, arrivé parmi ses nouveaux camarades, s'aperçut qu'il y avait des gens respectables ailleurs qu'à Gelnhausen, et que son père pouvait être égalé en titres comme en fortune. Hanau lui parut une jolie petite ville, faite pour l'emporter sur Gelnhauseu; mais il se garda bien d'en convenir : au prix du

monde entier il n'eût pas fait un tel aveu. Les rues de Gelnhausen n'étaient pas éclairées le soir; Christiern s'efforça de prouver que des réverbères y seraient inutiles, l'atmosphère étant trop pure pour que la lune ou les étoiles n'éclairassent pas suffisamment. Selon lui, ses concitoyens vivaient plus grandement que partout ailleurs, avaient de plus belles habitations, de plus belles promenades, des plaisirs plus variés. Cette habitude d'exagération devint extrême : non content de louer le lieu de sa naissance, Christiern loua sa naissance elle-même. « Mon père le sénateur! » disait-il à tout propos; ou encore : « Nous savons cela dans notre ville libre. » Il n'aimait pas son nom de Christiern; il le changea contre celui de Woldemar, et se fit appeler Woldemar Von Ramsden, ni plus ni moins.

L'orgueil est insatiable : Christiern prétendit qu'il descendait d'une ancienne famille patricienne, qui, sous le règne de l'empereur Henri, s'était particulièrement

distinguée. Il se garda bien de dire que son père était boucher et que c'était lui qui faisait les saucisses qu'on lui envoyait pour régaler ses camarades, qui les trouvaient parfaites.

A part cet excessif orgueil, Christiern était un excellent garçon, doué d'une grande intelligence, et qui fit des progrès rapides. Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, il était assez instruit pour entrer dans une université; et dame Marguerite décida qu'il irait à celle d'Iéna. Avant son départ, Christiern voulut passer quelques jours à Gelnhausen auprès de ses parents, qu'il aimait tendrement. Il leur racontait des choses qui s'étaient passées soit à Hanau, soit à Cassel, où il avait une fois passé ses vacances. Par son principe d'exagération, il outrait tout ainsi; par exemple, selon lui, le colosse de Rhodes n'était qu'un enfant auprès d'Hercule; et la chapelle, qui contenait au plus cent personnes, était, à son dire, une vaste église. Ces contes amusaient fort

dame Marguerite, qui, tout émerveillée, s'arrêtait de filer. Quant à Élias, plus d'une fois il en laissa tomber sa pipe.

Christiern aimait surtout à parler de ses nobles amis les comtes et les barons. Pour les fils de bourgeois, il n'en connaissait aucun, ce qui était parfaitement vrai, puisqu'il ne recherchait que les nobles. Il pouvait faire bonne figure pour son argent, et les jeunes gens s'occupent trop peu des distinctions de rang pour qu'on ne le crût pas sur parole.

Ce sot orgueil lui fit cependant éprouver une grande humiliation. Voici dans quelle circonstance : le jeune baron de Rosemberg, qui venait de Hanau, fut obligé de passer par Gelnhausen pour se rendre chez lui. Il ne comptait pas s'y arrêter; mais en traversant la ville, un des ressorts de sa voiture cassa, et force lui fut d'attendre. Il se souvint alors qu'un de ses amis de collége habitait Gelnhausen, et il demanda à l'hôtelier de lui indiquer la demeure du jeune Woldemar Von

Ramsden. « Je ne connais personne de ce nom, répondit celui-ci.

— Comment! vous ne connaissez pas le fils d'un sénateur qui a fait ses études à Hanau? reprit le baron.

— Un sénateur? Ah! vous voulez parler de Christiern Ramsden, le fils du boucher? »

Rosemberg comprit alors la ruse de son ami et le fit prier de venir le voir à l'hôtel. L'embarras du jeune orgueilleux fut extrême en apprenant l'arrivée du baron dans la ville qu'il avait tant prônée, et qui soutenait si mal l'éloge; il pensait aussi que Rosemberg lui demanderait de le présenter à ses parents, qu'il lui avait dépeints vivant dans les grandeurs, et qui habitaient une modeste boutique. Il avait bien envie de dire que leur hôtel était brûlé; mais comment expliquer cet état de boucher et tous les accessoires du métier? Il n'y trouvait aucun moyen et se résigna à souffrir l'humiliation.

Le baron l'accueillit avec amitié et se

hâta de lui demander à voir son père sénateur.

— « La course est longue, observa Christiern.

— Cela me fera du bien, répliqua Rosemberg.

— Vous nous trouverez dans une habitation bien peu digne de vous, cher baron.

— Oui; il paraît que les hôtels sont rares à Gelnhausen.

— Pour ne pas exciter la jalousie de nos voisins, nous sommes obligés de vivre d'une manière bien modeste. »

Rosemberg sourit et garda le silence.

Élias Ramsden le reçut à la porte de sa boutique, lui serra la main et le fit entrer. Dame Marguerite se confondit en excuses ou révérences; elle était si heureuse de voir un beau jeune homme, un baron, traiter son fils d'égal à égal!.. Après avoir épousseté une chaise avec son tablier, elle pria Rosemberg de s'asseoir et lui servit de ces mêmes saucisses qu'il connaissait

bien ; elle courut ensuite chez le boulanger et rapporta des petits pains du jour. Christiern était au supplice. Le jeune baron, qui avait faim, mangea comme un écolier. « Si je ne me trompe, dit-il à Élias, ces saucisses sont semblables à celles que recevait votre fils à Hanau ?

— Je le crois bien, répondit celui-ci ; c'est moi qui les fais toujours, et je me flatte d'être le premier boucher du pays. »

A ces mots, Christiern devint pâle de honte. Le baron le fixa et se tut... Quelques instants après on vint lui dire que sa voiture était prête. Il prit congé et partit en disant à son ami : « Adieu, mon cher, je vous remercie pour votre bon accueil et pour les saucisses que votre père, le sénateur, fait excellentes. »

Christiern, humilié au dernier point, sentit que l'orgueil l'avait rendu bien coupable ; et pendant une semaine il ne se fit point valoir. Mais l'habitude était prise ; il recommença bientôt.

Dans ses études, notre jeune orgueil-

leux avait toujours été le premier; aussi, lorsqu'il revint de l'université d'Iéna docteur en droit, chacun déclara que depuis deux siècles on n'avait vu un citoyen libre de Gelnhausen posséder autant de science; ceci de l'avis même du tailleur...

D'après ce témoignage, personne ne douta que Christiern ne devînt bourgmestre; et dame Marguerite, à cette pensée, versa des larmes de joie.

Le jeune Ramsden sentait bien qu'à Gelnhausen il perdait son temps et l'occasion de faire fortune; mais il était la seule joie de ses parents; et comme il les aimait, il tâchait d'être content de son sort.

Lorsque les villes impériales furent privées de leur gouvernement libre pour être enclavées dans le territoire des principautés, le sénateur Élias éprouva un vif chagrin de la perte de son titre. Dame Marguerite, qui ne pouvait plus appeler son mari sénateur et qui perdait sa place d'honneur à l'église, fit une grave maladie, dont elle guérit cependant. Gelnhau-

sen souffrit aussi beaucoup après la bataille d'Iéna ; et cependant, la maison de Ramsden fut sauvée par la prudence de Christiern. Il barricada la porte dès que l'ennemi approcha, et se mit à une fenêtre en observation. Bientôt cinq ou six soldats français se présentèrent et se mirent en devoir d'enfoncer la porte. Christiern leur parla et donna le temps à un officier d'approcher. Content de trouver dans un pays étranger un interprète, l'officier accorda une sauve-garde à Ramsden et le pria de s'expliquer pour lui avec les autorités locales.

Lorsque le danger fut passé, Marguerite allait partout chantant les louanges de son fils, qui avait, par son instruction, rendu un grand service à la ville. Quant au boucher, il pleura son indépendance et se retira des affaires, bien résolu à ne plus s'en mêler. Il consentit à ce que Christiern allât chercher fortune ailleurs, et le jeune docteur reprit une seconde fois son titre de Von Ramsden. Pa-

ris attira ses regards; il s'y rendit et obtint, par son mérite, une place de secrétaire auprès d'un ministre, qui le prit en amitié et promit de le pousser; mais il découvrit bientôt le côté faible de son protégé; le passeport dont il était muni portait la signature de Christiern Ramsden; donc, il ne se nommait pas Woldemar Von Ramsden. Le ministre le pensa; et, par une critique adroite, il réussit à rendre son secrétaire plus circonspect.

Malgré cette leçon, Christiern s'oubliait souvent encore et se prétendait initié à tous les secrets de l'état. Une de ses connaissances recevait-elle une invitation pour quelque grande fête, il disait, avec une indifférence affectée, qu'il y était invité, mais que ses occupations l'empêchaient d'y assister. Il recherchait avec empressement la société des étrangers, parce qu'ils ne le connaissaient pas et qu'il pouvait faire l'important tout à son aise. Mystifié plusieurs fois pour son excessif orgueil, il résolut de se corriger; mais que

de fautes commises avant d'en venir là!! Un jour, il racontait en plein café qu'une douzaine de soldats entrés violemment chez son père avaient été mis dehors par lui, et qu'un officier français, frappé de son courage, lui demanda son amitié. « Je suis fâché de vous démentir, monsieur, dit un militaire en s'avançant; vous appelâtes de la fenêtre, un officier vous répondit et vous accorda une sauve-garde; cet officier, c'était moi; ces soldats ceux de ma compagnie. »

Tout le monde se regarda en souriant; Christiern, embarrassé, chercha un prétexte et sortit. Un soir, au bal masqué, le jeune secrétaire s'assit avec quelques amis dans un petit salon, où une causerie s'établit. Le gouvernement venait de prendre une décision importante : Christiern insinua que c'était lui qui l'avait le premier proposée et en avait soumis le projet au ministre. Comme il parlait ainsi, un masque lui frappa sur l'épaule et lui fit signe de le suivre. « A l'avenir, lui dit-il, lors-

que vous voudrez me représenter, avertissez-moi, je vous prêterai mon domino. » A ces mots, il ôta son masque, et Christiern confondu reconnut le ministre lui-même. Dès ce jour, il travailla à sa réforme et s'en voulut beaucoup d'avoir été si sottement vain. Il renouvela ce serment au ministre, qui lui dit « que s'il ne changeait pas de conduite, il serait obligé de se séparer de lui, ne pouvant permettre une telle jactance. »

Cette leçon porta ses fruits. Christiern écrivit ces mots en gros caractères au-dessus de sa porte : *Ne te vante jamais de rien*. Il ne quitta pas une fois sa chambre sans les lire, et ne s'endormit point sans s'être demandé s'il avait été fidèle à cette maxime.

Pendant quelque temps il n'eut pas la plus petite chose à se reprocher ; et le ministre, qui l'étudiait, se réjouissait du changement qu'il remarquait en lui. Une fois, cependant, il retomba dans ses anciennes fautes. Voici dans quelle occasion :

il allait beaucoup chez un ancien conseiller fier de sa noblesse, parce que ses aïeux avaient occupé de hauts emplois dans l'armée ou dans la magistrature. Ce conseiller avait une fille dont Christiern recherchait la main; pour l'obtenir, il se fit valoir auprès du père.

« Votre Excellence a un jeune secrétaire auquel elle s'intéresse? demanda un jour le conseiller au ministre; il recherche la main de ma fille; mais on m'a dit qu'il est d'une basse origine, et je ne pourrais pas déroger.

— L'avez-vous jamais questionné sur ses parents? demanda le ministre.

— Il m'a dit qu'il descendait d'une ancienne famille patricienne, et qu'il avait le droit de mettre un *de* devant son nom. »
Le ministre fronça le sourcil; puis il reprit : « J'espère, monsieur le conseiller, que vous ne tiendrez pas trop à l'ancienneté du titre; j'ai l'intention de pousser ce jeune homme, et tout peut s'arranger dans quelque temps. »

Le conseiller, qui professait une estime particulière pour les places, sortit satisfait de cette réponse et demanda un délai à Christiern pour lui donner parole.

Le ministre résolut de tirer parti de cette circonstance pour mettre son secrétaire à l'épreuve, se promettant de lui accorder son amitié et sa protection s'il en sortait victorieux. Un mois s'était écoulé; le ministre lui dit un jour qu'il le retenait à dîner. Christiern s'inclina et sortit pour songer à sa toilette. A l'heure dite, il revint; et quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il trouva le conseiller et sa fille dans le salon?

Quelques instants après, on passa dans la salle à manger. Le potage enlevé, on servit un énorme filet de bœuf. Une discussion s'ensuivit sur l'art d'élever ou de nourrir le bétail. « Les Westphaliens sont pour cela nos maîtres, dit le ministre; aussi, afin de connaître leurs procédés, j'ai fait venir de ce pays un boucher renommé. » En disant ces mots, il fit signe

à son maître d'hôtel, et la conversation continua.

Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit, et Élias Ramsden entra sans être vu de son fils, qui lui tournait le dos. Ce ne fut que lorsque le ministre prononça son nom qu'il se retourna et se précipita dans les bras de son père, qui répétait en versant des larmes : « Je savais bien qu'il viendrait à moi! »

Tous les convives furent extrêmement surpris de cette rencontre; et lorsque le ministre eut joui de son ouvrage quelques instants, il dit au conseiller : « Je vous demande, monsieur, la permission de vous présenter M. Élias Ramsden, ancien sénateur de la cité impériale de Gelnhausen. Allons, monsieur Ramsden, mettez-vous à table près de votre fils.

— Puisque Votre Excellence l'ordonne, répondit le boucher en posant son tricorne et sa canne à pomme d'or, j'obéis. » Il prit place à côté de Christiern, qui regardait tour à tour son père et le ministre

avec une expression touchante de reconnaissance.

Son Excellence fit l'éloge du jeune secrétaire et déclara qu'il ne lui avait connu qu'un défaut, dont il s'était corrigé : j'ai voulu, ajouta-t-il, juger par moi-même et voir si son orgueil venait de l'esprit ou du cœur; je suis satisfait. Si la présence de son père l'eût embarrassé, s'il eût témoigné la moindre honte ou hésitation, je lui ôtais mon estime à jamais. Il s'est conduit comme il devait le faire; et maintenant, monsieur le conseiller, je demande pour lui la main de votre fille. Élias Ramsden est un honnête homme que je suis fier d'avoir à ma table. A ma prière, il est venu de fort loin; j'espère qu'il n'aura pas fait un voyage inutile. »

En disant ces mots, le ministre remplit le verre d'Élias. Dans ce moment, un valet entra portant un plateau couvert qu'il présenta à Christiern. Le jeune homme regarda et prit un papier : c'était sa nomination à une place importante.

A ces conditions, le conseiller consentit au mariage de sa fille, qu'il présenta à Christiern. Comblé de faveurs, celui-ci se jeta aux pieds du ministre, qui lui dit à demi-voix : « Mon ami, plus de sot orgueil ; vous avez une femme qui s'en moquerait. »

LE PETIT MOUSSE.

Georges était un enfant doux, obéissant et sensible. Privé de son père dès l'âge de treize ans, il se fit mousse pour aider sa pauvre mère à élever ses frères et sœurs. Il y eut beaucoup de pleurs le jour de son départ; sa mère ne pouvait se décider à le quitter; Jacques et Prosper voulaient le suivre; Marie et Jenny, pour le retenir, l'étreignaient de leurs petits bras.

Lorsque le jour du départ fut venu, lorsque le vaisseau *l'Intrépide* eût déployé ses voiles et tendu ses cordages, la mère de Georges lui dit, en le pressant sur son cœur : « Mon ami, tu n'auras bientôt plus mes conseils, et peut-être rencontreras-tu sur ton chemin des camarades peu es-

timables; n'oublie aucun des bons principes que tu as reçus; reste fidèle à l'honneur et à Dieu; prie, mon fils : la prière rend sage! Pour moi, je ne te reverrai peut-être plus; mais j'espère que tu te conduiras bien. Sois honnête, franc et loyal; garde-toi du mensonge, dût-il tourner à ton profit. Tu peux te trouver seul et sans amis; mais Dieu ne t'abandonnera point. Dans tes misères, aie recours à lui; il protége ceux qui croient en sa bonté. »

Georges promit à sa mère de rester fidèle à ses leçons, et, le cœur gonflé de larmes, il dit adieu au village natal. C'était au commencement d'avril qu'il s'embarqua à bord de l'*Intrépide*. On avait appareillé, les matelots qui venaient de quitter leurs familles se servaient de signaux pour leur envoyer un dernier adieu. La confusion était à son comble; et Georges, distrait par la nouveauté de cette scène, oublia son chagrin; mais il n'oublia pas sa mère.

Quoique la vie de marin soit plus triste

encore que ne l'avait pensé notre jeune favori, il trouva sur le navire plus d'un objet d'occupation. D'une part, c'étaient les oiseaux et les poissons qui le distrayaient ; de l'autre, c'étaient les passagers qui sollicitaient ses services, et dans ses moments perdus, il apprenait à lire à un pauvre mousse privé du bonheur d'avoir des parents ; c'était un enfant difficile et capricieux : le capitaine le mit sous la garde de Georges, qui changea son caractère. Bientôt d'autres petits matelots se réunirent à eux, et ils firent des lectures morales sur le pont, quand le temps le permit.

Un vent favorable fit avancer le vaisseau pendant la première quinzaine ; mais un calme survint et l'on stationna. En vain le capitaine fit déployer toutes ses voiles, aucun vent ne vint les gonfler ; et Georges, qui avait entendu bien des fois le récit de terribles tempêtes, sut bientôt ce qu'on peut souffrir par un calme plat. Les matelots attendaient avec impatience un vent favorable et commençaient à perdre cou-

rage, lorsque les voiles se gonflèrent et poussèrent le navire en avant.

Dès que Georges eut obéi à la manœuvre et fini son service, il réunit autour de lui ses jeunes camarades et leur dit : « Mes amis, il ne faut pas oublier de remercier Dieu pour la grâce qu'il nous a accordée; nous avons tous senti que nous étions perdus sans le vent qu'il nous a envoyé; ne soyons donc point ingrats et glorifions-le. »

Ce sage conseil fut suivi; les jeunes mousses se mirent en prières; et l'équipage, entraîné par cet exemple, s'acquitta d'un devoir pieux qu'il n'eût point rempli sans cela.

Le vaisseau se trouva bientôt sous les tropiques : Georges y passait pour la première fois. On lui donna le baptême d'usage; mais comme il se prêta de bonne grâce à cette cérémonie comique, au lieu de l'inonder à plusieurs reprises, on le plongea une seule fois dans la mer; d'autres s'en tirèrent moins bien pour s'être montrés plus revêches.

Parmi les passagers de l'*Intrépide* se trouvait un colonel qui avait avec lui sa femme et une charmante petite fille. Un jour que la bonne s'amusait à faire sauter cette frêle enfant, elle la laissa glisser, et le colonel la vit rouler à la mer sans pouvoir la retenir. Soudain Georges s'élance et lutte contre la lame; on le voit saisir la petite fille, la ramener et faire des efforts inouis pour la jeter dans le canot qui venait à son secours. Tout l'équipage était en haleine; la mère seule criait avec désespoir : « Mon enfant! sauvez mon enfant! » Déjà le petit mousse avait disparu plusieurs fois sous les flots. On le croyait perdu, lorsque tout à coup on le vit se cramponner d'une main au canot, tandis que de l'autre il étreignait la petite fille sur sa poitrine. On les saisit tous deux; ils furent sauvés! Georges, épuisé de fatigue et blessé par un harpon qu'on lui avait tendu, resta pendant plusieurs heures dans un état alarmant. Enfin il reprit ses forces, mais il était tout meurtri, et

On le vit se cramponner d'une main au canot, tandis que de l'autre il étreignait la petite fille sur sa poitrine.

le médecin lui ordonna du repos. Que de soins lui furent prodigués pendant ce temps par le colonel et sa famille! C'était à qui le servirait; et la jolie petite créature qu'il avait sauvée ne se trouvait heureuse que lorsqu'on l'asseyait près du hamac de son jeune ami.

Le navire arriva à Calcutta, port de sa destination, sans autre aventure fâcheuse; et le capitaine, pour récompenser Georges, lui permit d'accompagner le colonel, qui usa de tous les moyens pour l'engager à rester avec lui; le mousse ne voulut point accepter : la crainte de ne plus voir sa mère fut le seul motif de son refus.

Tandis qu'on était en panne, le temps devint mauvais; et le capitaine, prévoyant une tempête, fit rentrer l'équipage. On disposa tout en cas d'événement, et personne ne se coucha, pour être à la manœuvre au premier coup de sifflet. Vers minuit, le tonnerre commença à gronder; un ouragan s'éleva : les voiles furent déchirées, les mâts brisés et le navire ballotté

par les vents impétueux. Les vagues passaient sur le pont; le pilote tentait en vain de diriger le gouvernail, le danger était à son comble. Deux matelots furent emportés par les vagues et dans l'obscurité la plus profonde, lorsque le vaisseau allait sans guide, on entendit tout à coup ce cri d'alarme : *Nous touchons!* On mit les canots à la mer; Georges jeta des provisions dans le plus grand; et, prenant dans ses bras deux enfants, il y entra suivi de plusieurs passagers et de trois ou quatre marins. Pendant quelques heures, cette frêle embarcation courut les plus grands dangers; mais enfin, la tempête se calma, et le premier soin des naufragés fut de se jeter à genoux pour remercier Dieu, qui les avait pris sous sa garde. Pour courir moins de dangers, ils avaient gagné la pleine mer; et pendant plusieurs jours, ils cherchèrent vainement à retrouver la côte. Enfin, après bien des efforts, Calcutta parut à leurs yeux. Du port, on leur tendit des cordages; ils abordèrent. Mais, ô

prodige! leur canot s'entr'ouvrit au moment où ils prenaient terre. Encore un instant, et ils étaient perdus!...

Dès qu'il sut que Georges était sauvé, le colonel accourut avec sa famille pour lui prodiguer des secours. Avec quelle joie le jeune mousse retrouva ses camarades: avec quelle douleur il apprit la mort de plusieurs! Le vaisseau échoué ne pouvait plus être remis à flots; le capitaine avait perdu son fils unique. Il fallut attendre un autre navire et séjourner à Calcutta. Georges fut accueilli par le colonel, qui fit encore de nouvelles tentatives pour le retenir; mais le jeune mousse disait en regardant au loin, comme pour y chercher la France :

« Oh! mon pays, sois mes amours,
« Toujours! »

Georges avait connu à Bordeaux un bon curé, devenu évêque à Calcutta. Il fut le voir, et le digne prélat le reçut avec tant de bonté, qu'il se promit de devenir de

plus en plus digne de l'estime des gens de bien. Jamais, de l'avis de tous ses camarades, on ne vit, en effet, ni un plus noble courage, ni une si parfaite piété.

Enfin, le capitaine de *l'Intrépide* reçut le commandement d'un autre vaisseau et fit voile pour la France. Ce voyage, quoique pénible, fut agréable pour Georges; chaque nœud qu'on filait, chaque jour qui s'écoulait, tout le rapprochait de sa mère; et lorsque de loin il aperçut la ville et le port de Bordeaux, lui aussi il fit des signaux; car il reconnaissait ses amis, et au milieu d'eux, le cœur qui parlait le mieux à son cœur, celui de sa mère!

JEAN LE FILEUR.

Jean le fileur s'était amassé quelques économies par son travail et sa sobriété. Vivant dans une demeure isolée, il avait pris chez lui, pour lui tenir compagnie, un jeune garçon âgé de douze ans, qu'on désignait dans le village sous le nom de *Brûlé*, parce que le soleil n'avait pas respecté son teint. Brûlé aidait à teiller le chanvre et à le filer; il travaillait aussi au jardin de son maître; et Jean, malgré son avarice, trouvait que le jeune garçon lui était réellement utile.

Tous les mois, Brûlé allait à la ville vendre le chanvre filé; et jamais il ne manqua un denier à ses comptes, à la grande satisfaction du vieux Jean, qu'on suppo-

sait très riche dans la commune, parce qu'on le voyait souvent vendre et jamais acheter.

Un jour que, selon son habitude, le jeune Brûlé était allé au marché, Jean ne le vit pas revenir et s'inquiéta. La nuit devint sombre : point de Brûlé sur les chemins. « Il aura attendu du chanvre, dit le père Simon à son voisin ; il se sera attardé et ne viendra que demain.—Si vous avez peur, répondit celui-ci, dites un mot, je couche là ; dans tous les cas, au moindre éveil, donnez un coup de cloche, et j'accours. Notre ménagère tue son cochon cette nuit ; après l'opération, je viendrai frapper à votre porte pour savoir si vous êtes en vie. Adieu. En attendant, barricadez-vous bien, on sait que vous êtes riche. »

Simon partit ; Jean se coucha et s'endormit. Vers minuit, il fut réveillé par un bruit étrange ; et croyant que c'était le voisin qui revenait, selon sa parole, il cria à plusieurs reprises : « Est-ce vous, Simon? est-ce toi, Brûlé? » Personne ne

répondit; mais au même instant, la porte s'ouvrit avec fracas, et deux hommes masqués entrèrent dans la chambre. « La bourse ou la vie ! dit l'un d'eux en posant la pointe d'un poignard sur la poitrine du fileur.

— Hélas ! mes bons messieurs, répondit celui-ci, je suis un pauvre diable sans sou ni maille.

— Tu as de l'argent, vieux coquin ; il nous le faut ! » Jean, qui comprit que c'était sérieux, les conduisit dans le jardin et creusa au pied d'un arbre, d'où il tira une petite bourse de cuir. « Voilà tout, dit-il. » Les voleurs prirent la bourse, garrottèrent le pauvre fileur, pour qu'il ne sonnât pas l'alarme, et sortirent comme ils étaient entrés.

Plusieurs heures se passèrent ; il faisait froid : Jean grelottait. Il y avait longtemps qu'il était ainsi étendu sur le carreau lorsqu'il entendit parler à la porte. « Jésus ! Maria ! murmura-t-il, c'en est fait du pauvre fileur ! ils reviennent pour me tuer ! »

Comme il disait cela, une voix cria du dehors : « Maître, où êtes-vous? » Jean reconnut la voix de son serviteur, et faisant un effort pour se tourner du côté de la porte, il le vit entrer avec le voisin Simon.

Le pauvre fileur avait cru toujours au sortilége. Tandis que son voisin et son valet s'empressaient à le réchauffer, une mauvaise pensée lui traversa l'esprit.

« Qu'avez-vous? lui demanda Simon.

— Rien ; je pensais à mes voleurs.

— Les reconnaîtriez-vous?

— Comme je vous connais.

— Il faut mettre sur leurs traces.

— Je sais où ils sont. Allez seulement appeler M. le maire et les deux gardes. »

Simon sortit et revint bientôt accompagné du maire et de deux autres individus.

« Hé bien! père Jean, dit le maire, vous vous laissez voler?

— Hélas! monsieur, que pouvais-je faire, moi vieillard, contre deux coquins déterminés?

— Il parait que vous savez où ils sont?

— Monsieur le maire, ils sont devant vous.

— Simon et Brûlé? Vous n'y pensez pas!...

— Ce sont eux. Faites-les arrêter; j'ai reconnu leurs voix, leurs costumes. » En vain Simon et Brûlé protestèrent de leur innocence; le vieillard persista dans sa déposition. On les arrêta.

Quand vint le jour de l'audience, le fileur déclara que son valet n'était pas revenu du marché; que son voisin lui avait dit : « Notre ménagère tue un cochon cette nuit; après l'opération, je viendrai voir si vous êtes en vie; » qu'il était venu en effet, mais pour le voler, pour le ruiner.

Il fut prouvé que le cochon n'avait pas été tué; que Brûlé avait quitté le marché à cinq heures, et que personne ne l'avait vu depuis. Il s'était donc caché pour commettre cette mauvaise action. Les preuves paraissant certaines, Simon et Brûlé furent condamnés à dix ans de travaux for-

cés, pour vol avec effraction. Ils allaient partir pour le bagne, lorsqu'on arrêta une bande de malfaiteurs qui désolaient la contrée. L'un d'eux, certain d'être condamné pour d'autres faits, déclara que c'était lui qui avait volé Jean le fileur, et il offrit d'en fournir les preuves. On fit venir Simon, Jean et son valet, pour les confronter. Le bandit, qui avait une sorte de point d'honneur, prit la parole en ces termes : « Un samedi soir, je revenais avec *Prendstout*, mon camarade, du marché, où je n'avais rien fait. A deux lieues de là, nous fîmes la rencontre d'un jeune garçon de seize à dix-sept ans, qui marchait grand train, je vous jure. « Où allez-vous, que je lui dis, camarade? — Au bourg voisin, » qu'il me répondit; et là-dessus, nous voilà enfilés dans une conversation si bien conduite, qu'une demi-heure après je savais qu'il s'appelait Brûlé, qu'il portait de l'argent et que son maître était un vieux ladre. » Ici Jean fit la grimace; le bandit continua : « Nous avions un bois à passer.

Quand nous fûmes au milieu, le jeune garçon nous dit : Vous prenez par là et moi par ici; bonsoir, messieurs. — Pas de ça, que je lui répondis, mon ami; la bourse ou la vie. — Vous n'aurez ni l'un ni l'autre, reprit le luron ; et le voilà nous lançant des coups de poing comme un boxeur anglais. Doucement, mon petit, que j'ajoutai en lui montrant une arme à feu, voilà de quoi te laver la tête.

« Ces mots le calmèrent; il mit bas les poings, et nous le dévalisâmes; après quoi, lui bandant les yeux, nous l'attachâmes à un tronc d'arbre, dans la partie la plus déserte du bois, en l'assurant que s'il se tenait tranquille, nous viendrions le délivrer. Il est là; qu'il dise si nous n'avons pas tenu parole!

— J'ai déposé de tout cela, s'écria Brûlé; j'ai dit à mon maître que j'avais été arrêté; qu'en me rendant la liberté, les voleurs m'avaient engagé à courir pour le détacher; mais il n'a voulu rien croire.

— Et je ne te crois pas, interrompit Jean : je t'ai trop bien reconnu.

— Comment l'avez-vous pu, puisque les voleurs étaient masqués? » lui demanda le président. Le fileur resta interdit. Mais il reprit bientôt : « Et sa veste ?

— C'est moi qui la portais, » répliqua le voleur, qui mettait autant de soin à se charger que d'autres en mettent à se défendre. Soudain, tirant un masque de velours de sa poche : « *La bourse ou la vie.* » dit-il en s'adressant à Jean, qui, tout tremblant s'écria : « C'est lui, c'est bien lui! je le reconnais maintenant. » Un autre voleur lui jeta sur les genoux sa bourse vide et lui demanda : « Reconnaissez - vous celle-ci ?

— Ma bourse ! murmura Jean ; oh ! que Dieu et ces deux pauvres innocents me pardonnent !.. Simon, vous ne m'aviez fait que du bien : j'ai failli vous perdre ; Brûlé, tu exposais tes jours pour sauver mon argent, et j'ai compromis ton honneur ! Qui me fera grâce de cette faute ?

— Qui, maître ? celui qui arrache deux innocents à l'infâmie ; celui qui, de son doigt, a désigné les vrais coupables, et qui, tôt ou tard, fait justice à tous. »

Depuis ce temps, Jean fut un homme régénéré ; jamais il n'accusa personne injustement ; et quand on réclamait son témoignage, il disait : « Je ne peux rien affirmer : j'aime bien mieux faire absoudre dix coupables que de m'exposer à faire condamner un innocent. »

LE LEGS D'UNE MÈRE.

Dans le village du Teil, du département de l'Ardèche, vivait une pauvre veuve connue sous le nom de Berthe la sainte, parce que sa vie était exemplaire. Restée veuve à l'âge de vingt-cinq ans et mère de plusieurs enfants, malgré sa beauté, elle refusa tous les partis qui se présentèrent pour se consacrer entièrement aux soins de sa jeune famille. Il faisait bon la voir coudre toute la veillée, tandis que ses journées étaient consacrées à d'autres soins. Jamais la fatigue ne semblait l'atteindre; il y avait dans sa petite chaumière tant d'ordre et de propreté, qu'on s'étonnait de la voir suffire à tout. Non-seulement elle trouvait le temps d'ap-

prendre à lire à ses enfants, deux garçons et deux filles ; mais encore elle recherchait d'autres travaux. Quand ses voisins venaient la visiter, l'accueil qu'elle leur faisait était si grâcieux, que les commères s'en retournaient sans avoir envie de médire, malgré le plaisir qu'elles y auraient pris.

On allait chez Berthe pour prendre des leçons d'ordre, de propreté, d'économie, de moralité ; elle était aimée de tous. « Comment faites-vous pour conserver toujours la même humeur ? lui demandait un jour une grande dame.

— Dieu m'a donné la santé et l'amour du travail, répondit Berthe ; avec cela on ne manque jamais de rien. Ma petite Marie a sept ans ; elle commence à filer ; Antoinette, qui n'en a que cinq, fait des jarretières que je vends ; quant à mes deux garçons, Thomas et Georges, ils vont ramasser du bois dans la forêt. L'aîné est assez fort pour bêcher avec moi le coin de terre qui nous nourrit ; voilà notre ri-

chesse..... Nous n'avons pas d'ambition ; nous sommes heureux. »

Berthe avait dit. La dame se retira, non sans s'être promis de se rappeler les paroles qu'elle venait d'entendre.

Les choses ne vont pas toujours pour le mieux dans le monde, et il arriva qu'après un hiver rigoureux, la pauvre veuve tomba malade. « Je suis bien mal, dit-elle un jour au curé; mais voilà mes enfants grands, je n'ai pas d'inquiétude; Georges servira de père aux autres : je vais les lui recommander. »

La malade fit approcher son fils, lui prit la main, l'attira sur son cœur et lui parla ainsi, après avoir posé un baiser sur son front : « Georges, il faut du courage pour supporter certaines épreuves; la religion le donne... Tout ne finit pas ici-bas, mon fils. J'ai bien vécu, je meurs en paix; tu me remplaceras. Passe ton bras derrière mon oreiller : le livre qui s'y trouve ne m'a pas quittée; c'est celui que nous avons lu ensemble bien des fois; garde-le en

souvenir de ta mère et suis la morale qu'il contient. »

Le jeune garçon prit le livre : c'était l'*Imitation de Jésus-Christ*; lui et ses frères y avaient appris à lire. « Maintenant, mère, dit-il d'une voix émue, ne voulez-vous pas nous bénir? »

Berthe sourit tristement; les enfants s'approchèrent, et se mettant à genoux, ils attendirent la bénédiction maternelle :

« Que Dieu vous protége! murmura la malade; je vous ai appris à le servir, à ne faire à autrui que ce que vous voudriez qui vous fût fait à vous-mêmes; ne l'oubliez pas. Supportez-vous les uns les autres, aimez votre prochain, faites du bien autant qu'il est en vous de le pouvoir, et Dieu bénira vos efforts. Ce que je vous dis là, mes enfants, le livre que je vous donne me l'a appris; cherchez-y la sagesse, lisez-le souvent; la vérité et la justice émanent de là. Et maintenant, venez plus près de moi; mon heure approche, je le sens. »

Les enfants sanglottaient; le curé récita

tout haut quelques prières, tandis que Berthe se recueillait. Quand il eut fini de parler, elle fit un dernier effort, et se tournant vers ses enfants : « Soyez bénis, dit-elle en les couvrant de ses deux faibles bras. » Plusieurs voisines entraient dans ce moment ; la mourante leur fit signe d'éloigner ses enfants. Seule avec le saint prêtre, elle reprit : « Mon père, ce qui vient de se passer a épuisé mes forces, hâtez-vous. » A ces mots, le ministre de Jésus-Christ administra les saintes huiles et lut l'office des agonisants. Tandis qu'il priait, Berthe murmura : « Plus bas, mon père, je vais dormir. »

Peu d'instants après le docteur entra. « Comment va-t-elle? demanda-t-il au curé.

— Elle dort.

— Elle est morte, » reprit le médecin, qui venait de saisir une main sans chaleur, un pouls sans vie.

Cette nouvelle se répandit bientôt dans le canton ; et chacun accourut pour voir

encore une fois Berthe la sainte, aimée pendant sa vie, pleurée après sa mort.

—

LE SOLDAT.

Lorsque Berthe fut enterrée, le curé dit à Georges : « Ta mère t'a installé chef de la famille; c'est avec toi que je dois m'entendre pour fixer l'avenir de Marie, d'Antoinette et de Thomas. Je ne peux pas me charger de tes sœurs, mais elles me sont demandées par une riche veuve. Quant à Thomas, il deviendra mon élève; et, s'il seconde mes vues, vous n'aurez pas à vous occuper de lui.

— Je ne suivrai que les intentions de ma mère, répondit Georges.

— Ta mère a reçu mes propositions; elle les a approuvées; que ta conscience soit en paix. »

Georges fit ce qu'on exigeait, et un mois après il était seul dans sa chaumière. Pen-

dant deux ans, son ardeur ne se ralentit point pour le travail, et chacun admirait avec quelle sagesse il faisait valoir le petit héritage qui lui avait été confié. Le soir on le voyait assis sous un grand chêne lisant l'*Imitation de Jésus-Christ* et transcrivant, pour ses jeunes sœurs, les chapitres qui lui semblaient devoir leur convenir. Partout, dans le village, les mères le citaient à leurs fils comme un modèle à suivre; sa vie était exemplaire et bien digne d'éloges, en effet.

Cette supériorité finit par déplaire à quelques jeunes gens; ils essayèrent de corrompre Georges; et voyant qu'ils échouaient dans leurs projets, ils le tournèrent en ridicule, puis ils finirent par le détester.

L'honnête garçon n'eût pas craint le plus vaillant d'entre eux; et, sans le souvenir de sa mère, son indignation l'eût peut-être porté à quelque excès; mais il était maître de lui. Il se contint.

Informé de ce qui se passait, le curé le

fit appeler. « Ils t'en veulent dans la paroisse? lui dit-il.

— Je n'ai rien fait pour ça, monsieur.

— Je le sais ; mais il y a quelques mauvaises têtes qui gâtent tout. Il ne faut pas rester plus longtemps sous le feu de leur calomnie.

— J'y ai pensé, monsieur le curé, et je voudrais prendre un parti, me faire soldat.

— Soldat! mais les dangers, mon enfant, les dangers?

— Un homme sait les vaincre ; j'espère que sur le champ de bataille je trouverai l'occasion de faire un peu de bien ; pendant ce temps, leur colère passera ici.

— Si c'est ta vocation, Georges...

— Merci de consentir, monsieur le curé.

— Tu es prudent ; l'absence fait oublier bien des choses. Dans quelque temps, on te rendra justice ; les jaloux seront tes amis ; que Dieu veille sur toi ! »

LE DÉPART.

Quinze jours après, Georges avait dit adieu à sa famille et traversait la France pour rejoindre, sur les bords du Rhin, le régiment dans lequel il avait pris du service. Le cœur serré il avait quitté tout ce qu'il aimait pour aller montrer son courage en face de l'ennemi. Pauvre Georges! il n'avait pas songé que tous moyens de nuire sont bons à l'envie, et qu'elle ne craint aucun mensonge pour arriver à son but. La compagnie dans laquelle il fut admis comptait quelques mauvaises têtes : de ce nombre était le nommé *la Valeur*, qu'on lui donna pour camarade de lit, et qui, le prenant pour un *jean-jean*, se promit, selon son expression, de le faire aller. D'abord, ce furent des plaisanteries soldatesques que le jeune paysan n'eut pas l'air de comprendre ; mais *la Valeur* sut pour quel motif il s'était engagé, et dès ce moment il n'y eut sorte de mauvais tour qu'il ne lui jouât.

Tant qu'il n'avait pas reçu le baptême du feu, le nouveau soldat ne pouvait guère attendre de changement dans sa position ; aussi les taquineries allaient leur train. Des mots on en vint aux gestes : des coups furent portés... Georges se défendit ; on le força à se battre... Il ne pouvait refuser sans être pris pour lâche ; et, malgré son mépris pour le duel, il accepta.

On convint de tirer le pistolet à quinze pas. Georges, en sa qualité d'offensé, eut la faculté de viser le premier. « Fais ton devoir, lui cria *la Valeur* ; si tu me manques, je ne te manquerai pas. » Georges prit le pistolet, et, pour toute réponse, tira en l'air. « Tu as voulu faire le généreux, reprit son adversaire ; tant pis pour toi. En place ! » Georges se plaça bravement ; mais *la Valeur* n'était pas un assassin : il visa mal celui qui n'avait pas voulu de sa vie.

« Vous devez être content, lui dirent les témoins ; il a montré du courage.

— Oui; c'est assez bien pour un conscrit. Nous verrons maintenant à la première rencontre. »

La Valeur n'attendit pas longtemps; bientôt le régiment fut en présence de l'ennemi, et après un combat terrible, Georges se trouva du côté des vainqueurs. Le courage qu'il avait montré lui acquit l'estime de ses camarades, qui, dès ce jour, le regardèrent comme un brave. Le premier il s'était élancé sur un fort ennemi pour y planter le drapeau de son régiment, et avait entraîné sa compagnie par cet exemple.

—

LA CONVERSION.

Après le combat, on se compta dans les rangs, et Georges vit avec peine que *la Valeur* ne paraissait pas. Il le demanda; on lui apprit que, blessé dangereusement, il était à l'hôpital. Le jeune soldat y cou-

rut. Dès que son camarade l'aperçut, il lui tendit la main. « Tu t'es battu en brave, lui dit-il ; je suis content de toi. »

Georges serra la main que lui tendait le malade ; il était ému. Dans ce moment, le chirurgien passa ; et, s'arrêtant près du lit de la vieille moustache : « Voilà un brave que nous allons amputer, » dit-il en se tournant vers ses aides.

La Valeur grinça les dents, proféra mille imprécations ; si bien que l'opération n'eut pas lieu. Quand le major fut parti, Georges voulut décider son camarade à se faire opérer ; ce fut en vain.

Le lendemain, même visite ; même irritation. Trois jours se passèrent ; et, jugeant que la gangrène pouvait se manifester, le major déclara qu'on allait employer la force.

« Que n'ai-je de l'influence sur vous ! » s'écria Georges. Puis, s'approchant du vieux soldat, il ajouta : « Pourquoi ne consentez-vous pas à vous laisser opérer ?

— Pourquoi ? parce que je suis un hom-

me mort; parce que je suis trop vieux, trop hargneux pour être aimé de personne, en supposant que je pusse vivre.

— Détrompez-vous; je connais quelqu'un qui vous aime et qui serait heureux de vivre pour vous. » Et le jeune soldat pressait les mains de son camarade, qui, l'œil humide, lui dit : « Hé bien ! j'y consens. »

Quarante-cinq jours après, *la Valeur*, porté sur deux béquilles et accompagné de son jeune ami, faisait, dans une salle d'hôpital, sa première promenade. Ce n'était plus ce brutal soldat, jurant à chaque mot et maudissant son sort; il écoutait au contraire avec patience son fidèle camarade et lui disait avec attendrissement : « Je te dois le bonheur. »

Bientôt la paix permit à beaucoup de jeunes soldats de rentrer dans leurs foyers; Georges obtint son congé, *la Valeur* une pension de retraite, et tous deux reprirent ensemble le chemin du Teil, se promettant de ne plus se quitter.

Marie et Antoinette, qui avaient grandi. vinrent, avec leur frère Thomas, au devant de Georges. Quant aux jeunes gens du village, ils se montrèrent honteux du passé et témoignèrent à leur ancien ami une tendresse qui lui fut douce au cœur.

Grâce à ses deux jambes de bois, *la Valeur* put faire encore chaque jour sa petite promenade. Il était devenu gai, content; et quand on lui demandait s'il était heureux, il répondait que jamais son sort n'avait été si doux. Puis il montrait Georges en disant : « Voilà celui qui m'a rendu bon, de méchant que j'étais, et qui m'a enseigné la vertu. Maintenant je ne forme plus qu'un vœu, c'est de lui voir une compagne digne de lui. »

Le bon curé qui, en l'absence de Georges, avait eu soin de son petit héritage, le lui rendit en bon état. Quelques mois après son retour, le soldat, redevenu paysan, fit choix d'une jeune fille, bonne ménagère, qui combla le souhait de *la Valeur*.

« Comment avez-vous fait pour changer ainsi les mœurs de ce vieux militaire? » demandait un jour à Georges le magister du village.

« C'est bien simple, répondit-il en montrant son vieux livre; j'ai trouvé là ma leçon et mon modèle; ma mère, ma bonne mère me l'avait dit; je l'ai répété à *la Valeur:* c'est ce livre qui l'a converti. »

MARIE,

ou

LA PETITE AVEUGLE.

I

C'était en novembre 1829; le froid était vif, la neige tombait par flocons et couvrait la campagne comme un vaste linceul. Le vent gémissait aux portes, le feu pétillait en vives étincelles; on avait repris les veillées. Comme à l'ordinaire, les paysans étaient réunis dans l'écurie de Catherine la fermière, plus riche alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les femmes filaient, les hommes teillaient le chanvre, les enfants jouaient entre eux. Il se faisait là un bruit, un tapage à ne pas s'entendre. L'un racontait les nouvelles du jour : il y en a

au village comme à la ville; l'autre parlait de son cochon, tué de la veille; de sa vache, qui avait mis bas; celui-ci se plaignait du temps, celui-là des récoltes; si bien qu'il y avait confusion de voix et de paroles.

Lorsqu'on eut assez raconté, on chanta en chœur le cantique du juif errant, ce qui ne permit plus à personne de prendre la parole. L'orage allait toujours croissant et servait comme d'accompagnement aux voix; les arbres balançaient leurs branches avec fracas, les lampes ne donnaient plus qu'une lumière vacillante; et Catherine, qui ne chantait pas, allait de temps en temps écouter à la porte, poussée par un instinct secret d'humanité dont le cœur des femmes est doué. Tout à coup il lui sembla entendre des gémissements lointains; son pouls battit plus fort, ses oreilles tintèrent, elle eut le frisson; mais elle n'entendit plus rien, et croyant s'être trompée, elle reprit sa place accoutumée.

« Qu'avez-vous, voisine? lui demanda

une vieille femme qui filait à ses côtés; vous êtes devenue pâle.

— Ce n'est rien, mère Gervais; un frisson m'a passé dans les membres; mais, Dieu merci, voilà que la chaleur revient. »

Les chants recommencèrent. La fermière se leva de nouveau et prêta l'oreille. « Dieu me pardonne, dit à son tour un jeune chevrier, vous avez quelque chose qui vous trotte en tête, mère Catherine!

— Oui, par deux fois, j'ai entendu plaindre de ce côté.

— C'est le vent.

— Heu! je me trompe, ou c'est quelque malheureux perdu dans la neige.

— Une lanterne! et nous courons tous à son secours... Laisser mourir un chrétien de froid, ça ne sera pas dit. »

La lanterne fut allumée; on sortit. D'abord on n'aperçut rien; mais les gémissements recommencèrent, et, se guidant d'après eux, au bout de quelques minutes on vit un corps s'agiter sous la neige. C'était une femme que le froid avait saisie et

qui paraissait toucher à ses derniers moments. On l'emporta chez Catherine, qui la fit mettre dans son lit et lui prodigua les soins les plus tendres. Bientôt elle ouvrit les yeux, fit un effort pour se soulever, et retomba en disant : « Mon enfant! » Toute son ame était dans ce mot : on comprit qu'elle n'était pas seule, et l'on chercha de nouveau. A quelques pas de la place où l'on avait trouvé la mère, une petite fille gisait presque gelée. On l'emporta; un mouton fut tué et l'enfant enveloppé dans sa peau.

Le médecin arriva; c'était assez tôt pour la fille, c'était trop tard pour la mère.... Pauvre femme! elle jeta un cri et rendit le dernier soupir. Ce cri eut un écho au cœur de l'enfant. « Maman, dit-elle, voir maman! »

Hélas! ce qu'elle demandait était impossible; elle avait perdu la vue et venait de perdre sa mère... « Moi plus voir du tout, répétait-elle; maman, voir maman! »

Le docteur s'approcha avec la lumière

et acquit la certitude que la petite orpheline avait les yeux paralysés. Elle n'éprouvait aucune sensation à cet organe, mort par l'action du froid.

Catherine, qui avait eu cette année-là d'abondantes récoltes et dont le cœur était compatissant, offrit de servir de mère à la petite aveugle; chacun s'empressa de l'assurer de son concours : c'était pourtant une grande charge pour de pauvres paysans!

L'infortunée mère fut enterrée le lendemain, et ce ne fut qu'au moment de l'ensevelir qu'on s'aperçut qu'elle avait eu la cuisse cassée dans sa chute. Une croix de bois désigna sa place; son nom, personne ne le savait... On supposa qu'elle avait fait partie d'une troupe de marchands forains qui, le matin même, s'étaient arrêtés dans le village; mais rien ne pouvait l'affirmer, et jamais Marie, la petite aveugle, ne fut réclamée par personne. Catherine tint lieu de mère à cette enfant, et lui apprit à bénir Dieu d'abord, à servir

ses semblables ensuite. En quelques années, Marie fila parfaitement, fit avec adresse de petits paniers, et prouva qu'avec de la patience on peut faire jouir les aveugles du privilége du travail. Pour eux les yeux sont dans les doigts, et leur intelligence sert de haut témoignage à la bonté de Dieu, qui par là montre sa toute-puissance. Ignorants, ils vivent comme dans un tombeau; instruits, ils acquièrent par le tact ce que nous acquérons par la vue; la pire des positions porte avec elle son dédommagement.

L'INFLUENCE DE L'EXEMPLE.

Charles Duval avait un bon cœur et une mauvaise tête ; que de gens se perdent par là ! Élève au collége royal de Henri IV, il s'était fait une réputation de crânerie qui imposait parfois aux plus braves et qui lui attirait de nombreux mécomptes. Bon camarade d'ailleurs, il se montrait empressé à rendre service et se faisait autant aimer que craindre.

Dans la même classe que lui, Alphonse Monvel était son plus heureux rival d'études et son plus adroit controversiste. Toutefois, autant Charles se plaisait à lutter, autant Alphonse était pacifique. L'un plaçait le courage dans la témérité, l'autre dans la force de résistance ; le premier,

pour servir son pays, voulait être soldat; le second croyait le servir en combattant les idées de guerre; Charles ne voyait la gloire que dans les camps, Alphonse croyait au bonheur des nations par le respect des lois.

Les vacances approchaient, on allait se séparer, et chacun parlait d'avance des succès sur lesquels il comptait. Charles aspirait, ainsi qu'Alphonse, au grand concours; et comme dans leur opinion les élèves décident toujours d'avance à qui reviendra le prix, deux partis s'étaient formés au collége. Selon l'un, Charles devait être couronné; d'après l'autre, la première couronne revenait à Alphonse.

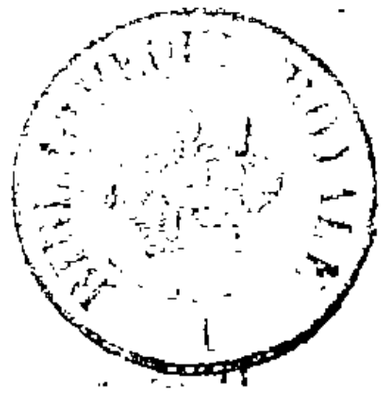
Le caractère de l'enfant fait pressentir celui de l'homme; les petites passions s'agitent en lui et le débordent quand elles ne sont pas sagement comprimées. Des paroles vives, les collégiens en vinrent aux menaces, puis aux coups. Le désordre fut partout, les professeurs ne purent plus se faire écouter, la révolte régnait seule; pen-

dant une heure il y eut lutte violente. Alphonse était absent; il rentra tandis qu'on se battait, et, se jetant courageusement au milieu de la mêlée, il s'écria d'une voix forte : « Arrêtez, mes amis, daignez m'écouter. » Il se fit un moment de silence, le courageux élève reprit : « Est-ce donc ainsi que vous nous aimez, Charles et moi? Est-ce ainsi que vous aspirez aux prix? Jetez un regard sur vous et autour de vous, quel spectacle! la terre rougie de votre sang, vos figures meurtries, vos vêtements déchirés et vos professeurs méconnus; n'est-ce pas là un grave sujet de douleur pour vos familles? Charles, je m'adresse à ton cœur, reviens à la raison, soyons encore amis. Plusieurs de nos camarades ont été grièvement blessés, que cette lutte cesse; si l'un de nous mourait dans le combat, quels remords n'auraient pas les autres! Oh! je vous en conjure, vous qui croyez en Dieu, ayez horreur de ces inutiles combats qui conduisent à la guerre, et dites-vous, comme Shakspeare, que si

un meurtre fait un assassin, la destruction d'une armée ne saurait faire des héros. »

Ces paroles énergiques d'Alphonse pénétrèrent dans tous les cœurs; les élèves se regardèrent en rougissant; les deux partis se tendirent la main, et la paix fut dès cet instant rétablie. Charles, couvert de blessures, vint embrasser celui qui l'avait vaincu par la force morale, et promit de se corriger. Il n'y a pas de mauvais penchants qu'on ne puisse détruire par une volonté ferme; l'influence de l'exemple agit sur nous malgré nous. Pour faire des hommes vertueux, apprenons la vertu aux enfants.

FIN.



PARIS. — TYPOGR[illegible]DOT FRÈRES.